

Amour et Révolution

Edition française

Queste pagine che nascono da un'esperienza inquietante, quella di Telefono Amico esprimono il problema e il dramma dell'uomo solo, dell'uomo « muto » e « sordo », dell'uomo veramente « alienato » nella civiltà dell'inurbamento e dei consumi. E questo dramma lo riellaborano per tutti, per chi sta a un capo del filo telefonico i soccorritori e per chi sta all'altro i soli e i disperati. È un agile ma spietato « esame di coscienza » di chi dà e di chi riceve, un esame per ciascuno di noi. Perché tutti siamo coinvolti in questo rapporto di solidarietà, di soccorso immediato, di corresponsabilità con il suicida, la « donna di un giorno », l'ammalato, il vecchio, il debole, il povero, lo sfruttato, il pazzo.

« Il mondo delle nostre città scrive l'Autore è un mondo senza favola. Nascita, vita, morte e silenzio. Anche i bambini hanno perso l'abitudine di sognare per noi ». Oggi come oggi « è proibito perdere, è proibito esser deboli, è proibito invecchiare, è proibito, in fondo, essere uomini ». Contro questa disperazione, di cui le stesse « pietre » del « deserto » cittadino sono lebbrose, Telefono Amico ha gettato la sfida dei suoi giovani, sacerdoti e laici, per salvare il senso della vita, il significato della morte, per dare al silenzio e alla parola, alla solitudine e alla compagnia, significati positivi invece che nichilisti.

È la favola più incredibile, appunto perché vera. la favola e lo scandalo della speranza, contro tutto, nonostante tutto. Una testimonianza veramente « rivoluzionaria » nel senso più genuino del termine, che entra nel cuore e lo fa dilatare oltre la stessa carità.

L. 1000

ee carità e rivoluzione



Ces pages - qui naissent d'une expérience dérangeante, celle de Telefono Amico -, expriment le problème et le drame de l'homme seul, de l'homme « muet » et « sourd », de l'homme véritablement « aliéné » dans la civilisation de l'urbanisation et de la consommation. Et ce drame est retravaillé pour tous, pour ceux qui sont à un bout de la ligne téléphonique, les sauveteurs, et pour ceux à l'autre bout, les seuls et les désespérés. C'est un « examen de conscience » rapide mais impitoyable de ceux qui donnent et de ceux qui reçoivent, un examen pour chacun de nous. Car nous sommes tous impliqués dans cette relation de solidarité, d'assistance immédiate, de coresponsabilité avec le suicidé, avec la femme d'un jour, le malade, le vieux, le faible, le pauvre, l'exploité, le fou. « Le monde de nos villes – écrit l'auteur - est un monde sans contes de fées. Naissance, vie mort et silence. Même les enfants ont perdu l'habitude de rêver pour nous ». Aujourd'hui « il est interdit de perdre, il est interdit d'être faible, il est interdit de vieillir, il est interdit, après tout, d'être des hommes ». Contre ce désespoir dont les pierres mêmes de la ville « désert » sont infectées, Telefono Amico a lancé le défi de ses jeunes, prêtres et laïcs, afin de sauver le sens de la vie, le sens de la mort, afin de donner des significations positives, au lieu des nihilistes, au silence et aux mots, à la solitude et à la compagnie. C'est la fable la plus incroyable précisément parce que vraie : la fable et le scandale de l'espoir contre tout, malgré tout. Un témoignage véritablement « révolutionnaire » au sens le plus vrai du terme, qui entre dans le cœur et le fait dilater au-delà de la charité elle-même.

Bruno Ducoli

Amour et Révolution

Une expérience interpellante : Telefono Amico

Présentation de Nazareno Fabbretti

Table des matières

- **Introduction à la traduction française** *par Silvana Panciera*
- **L'espoir cour sur le fil**, *préface de Nazareno Fabbretti*
- **Dédicace**
- **Introduction**
- **La ville n'a pas de paix**
- **L'histoire et la fable**
- **Nous, gens de la rue**
- **Quelque chose pour vivre**
- **Travailler c'est collaborer**
- **Pas seulement pour toi**
- **Le miel et la lune**
- **Un enfant pour personne**
- **Lamentation pour une femme**
- **Mais la vie ne veut pas mourir**
- **Le corps est pauvre**
- **Arrêtez le monde, je veux descendre**
- **Le ciel aux pauvres**
- **Lettre aux puissants**

Première édition en italien (épuisée)
Pietro Gribaudo editore, Torino, 1969

Introduction à la traduction française

Cher lecteur, chère lectrice,

le livre « Carità e Rivoluzione » (Amour et Révolution) a été traduit en mémoire de Bruno Ducoli dans la quatrième année de son « Transitus », comme les Franciscains appellent la mort. Il s'agit d'un mot latin pour désigner la transition d'une vie à une autre Vie.

Il a été traduit par **Silvana Panciera**, avec le soutien de Patrizia Righettini et l'aide de l'IA de Google Translator. Il a été révisé par Moutsy Bertels et mis en page par Roberto Pozzo. Il s'agit d'une traduction littérale, car ces pages relèvent à la fois de la prose autant que de la poésie.

C'est un livre très important car **c'est le seul** écrit par Bruno.

Bruno a écrit de nombreux articles pour des journaux et revues, des textes pour des ateliers ou des formations. Il a écrit des textes de théâtre, des poèmes et des paroles de chansons (tous disponibles ainsi que cette traduction sur <https://www.centroeuropeo.info/en/category/il-centro/>) mais il n'a écrit qu'un seul livre : celui-ci.

Carità e Rivoluzione raconte l'histoire et les premières années d'existence de Telefono Amico. Une initiative qui par le biais d'un numéro téléphonique offrait un appel amical aux cœurs souffrants du « désert des villes ». Elle était menée par des jeunes réunis par trois frères franciscains, Cesare Azimonti, Bruno Ducoli, Eligio Gelmini, dont les noms figurent dans la dédicace.

Carità e Rivoluzione a été édité en 1969. Nous sommes donc au cœur des années 60. Une décennie riche d'espoirs de changement de la société, surtout enclenchés par les rêves des jeunes, très critiques de la guerre, des inégalités, du pouvoir égoïste et de bien d'autres choses encore. Les

mêmes problèmes que nous retrouvons à l'heure actuelle, mais avec un supplémentaire : les changements climatiques.

En lisant ce texte, il faut donc le replacer dans cette époque qui ne connaissait pas encore les ordinateurs, les téléphones mobiles, l'euro ou les conquêtes de la deuxième vague du féminisme (commencée à la fin des années 60). Par exemple, le genre masculin est encore utilisé pour représenter l'humanité toute entière.

Je m'excuse de ne pas avoir su transmettre la force incisive de l'écriture de Bruno. Il en serait probablement un peu déçu, comme je le suis, mais il appréciera mon intention de partager avec vous, ses ami(e)s, cet héritage de sa vie orientée par l'Amour.

J'ai rencontré Bruno à Louvain (Belgique) en 1968, j'avais 18 ans et lui 33. Il venait d'y débarquer « exilé » de Milan à cause de son engagement public contre la guerre du Vietnam. Depuis lors, ce fut une présence ininterrompue jusqu'à son Transitus, le 13 avril 2021.

Je peux vous assurer que ce que vous lirez est un témoignage vivant de cet homme que j'ai eu la chance de rencontrer et que je n'oublierai jamais.

Silvana Panciera

13 avril 2025

L'espoir court sur le fil

Dès que j'ai eu fini de lire ces pages de Bruno Ducoli, j'ai été frappé par un regret : qu'elles ne contiennent pas la transcription littérale des «histoires» que Telefono Amico avait fait sortir de milliers de cœurs comme des serpents sortis d'un panier ou comme des fleurs poussées dans un champ.

Ces histoires «en direct», qui j'espère verront un jour la lumière, au moins en partie, seraient la preuve la plus concrète de comment et dans quelle mesure une initiative comme Telefono Amico peut être utile dans la jungle de la ville, que Ducoli définit exactement «le désert de pierre». Mais je sais bien combien et quelles raisons empêchent les responsables directs de l'initiative de rendre publics de tels drames intimes, des tragédies souvent irréversibles, des expériences singulières et irremplaçables. Seul le silence peut et doit garantir à ces secrets leur liberté et leur intimité.

Le mien est donc un regret instinctif, excessif. D'autant plus que les pages de Ducoli si cassées, éclatées, souvent encombrées - et pourtant sereines et inquiétantes à la fois - conservent elles-mêmes, de haut en bas, la sensation d'un long et interminable «appel téléphonique», passé ou reçu. Un appel téléphonique avec des milliers de personnes, peut-être des millions d'interlocuteurs, qui au départ utilisateurs du téléphone, peuvent devenir, sont devenus des lecteurs, des «utilisateurs» d'une page dans laquelle leurs histoires, même si elles ne sont pas pareilles dans les termes aux mille histoires recueillies par Telefono Amico, trouvent une écoute, filtrée par la solidarité humaine et par une disposition immédiate et profonde.

Lire des pages comme celles-ci - qui, heureusement, n'ont aucune prétention littéraire et culturelle, du moins au sens traditionnel - signifie, pour ceux qui les lisent jusqu'au bout, avoir la possibilité d'exercer l'une des «œuvres de miséricorde» les plus oubliées et les plus nécessaires que l'on puisse imaginer dans notre époque exaspérée : *écouter*.

Dieu, s'adressant au prophète Jérémie, lui a inspiré ce diagnostic du monde d'alors : *Le monde est désolé parce que personne ne réfléchit dans son propre cœur*. Et par la bouche d'un autre prophète, Osée, il proposait essentiellement le remède : *Viens dans la solitude, et je parlerai à ton cœur*. Il ne me semble pas accidentel que le cœur soit impliqué dans les paroles des deux prophètes. Dieu parle au cœur et écoute le cœur : c'est-à-dire qu'il vise, dans un sens actif et passif, sur la chaleur et la force de ces sentiments qui sont toujours, aussi éphémères soient-ils, des instruments de charité.

Le silence comme climat dans lequel il est possible à l'homme de retrouver la parole de l'esprit et de l'utiliser comme une force de salut. Un téléphone n'est qu'un téléphone. Mais dans le «désert de pierre», il assume un rôle de communication humaine, il fait office de véhicule à des mots qui constituent souvent le début de la redécouverte de l'homme et du monde.

Ce qui est proposé dans ces pages a, avant tout, une valeur particulière dans la mesure dans laquelle il démontre que la parole, à travers un fil noir et anonyme, a été redécouverte par ceux qui ont inventé et mis en œuvre «Telefono Amico». Des frères franciscains, des garçons et des filles, amis issus de milieux sociaux très différents, se sont unis pour «donner» et ils ont tout de suite découvert le «recevoir». Ils ont reçu la confiance, la douleur, la supplication, l'abandon, l'amour, la gratitude de toutes ces âmes et de ces consciences qui sur le point de chavirer dans la mer de l'anonymat typique de nos grandes villes, se sont attachées à un téléphone et ont confié à un fil le même message désespéré et implorant que les naufragés de la mer confiaient autrefois à une bouteille.

Ainsi ces frères, ces jeunes de cultures et de conditions sociales différentes, se sentaient «serveurs» au sens le plus concret du terme, disponibles à la douleur et à l'espoir des autres.

Ils se sont sentis responsables, impliqués, engagés. Le fait de n'avoir, comme leurs interlocuteurs, ni visage ni nom, mais d'être chacun d'eux essentiellement «une voix» a favorisé plutôt que compliqué, les relations avec d'autres inconnus. L'anonyme est devenu, paradoxalement,

par amour, le seul trait démographique nécessaire pour tendre la voix et la main, pour défier le désespoir, pour surmonter la solitude, pour redonner un sens et une importance à la vie. Une telle montagne d'anxiété, de douleur, de confiance et d'espoir, n'a pas écrasé ces singuliers «opérateurs téléphoniques» : au contraire, elle les a nourris et relancés dans leur travail, elle est devenue partie intégrante dans leur conscience, une force de plus en plus vivante et responsable.

Bruno Ducoli a eu raison de ne pas écrire ici la véritable "histoire" du "Telefono Amico". Quiconque écrit sur lui-même ou sur son travail est déjà à la retraite : il a du temps pour les souvenirs et pour les «mémoires» : il est vieux, il survit souvent. Et aucun de ces jeunes, religieux et laïcs, n'a pas encore pris sa retraite : personne n'a le temps de se concentrer, avec l'objectivité nécessaire qui est toujours requise d'un historien, sur la réalité d'une «œuvre» qui, à proprement parler, n'est même pas une «œuvre» au sens traditionnel, mais plutôt une invention quotidienne, toujours différente et nouvelle, reposant sur des structures minimales, bien que solides. de solidarité humaine et de charité chrétienne. C'est pourquoi les pages de Bruno Ducoli peuvent avoir un sens et une signification : elles expriment le drame et le problème de l'homme seul, de l'homme *muét et sourd*, de l'homme profondément *aliéné* dans la civilisation de l'urbanisation et de la consommation. Elles le retravaillent pour tout le monde, pour ceux d'un côté de la ligne téléphonique, les sauveteurs, et pour ceux de l'autre côté, les seuls et les désespérés. C'est un agile mais impitoyable «examen de conscience» de ceux qui donnent et de ceux qui reçoivent, car c'est un moment de l'homme, le moment où il est obligé de se regarder dans le miroir de son propre silence et de sa solitude.

Il est vrai que les autres aussi, nous inclus, sommes également impliqués dans cette relation de solidarité, d'aide immédiate, de coresponsabilité avec le suicidé qui, avant de se suicider, cherche quelqu'un au téléphone pour lui confier instinctivement sa propre tragédie, peut-être la responsabilité même de son geste. Ou bien nous ne nous sentons pas étrangers au ver de la solitude qui dévore la femme «inutile» à elle-même et aux

autres, ou on comprend le sens même du défoulement apparemment le plus inutile du véritable maniaque et déclaré tel dans une société de maniaques de la carte de visite pleine d'abréviations, et donc pour cela traités avec respect par tous.

Cette «radiographie» nerveuse, sèche et très efficace que nous propose Bruno Ducoli ne consiste pas en une série de «radiographies» psychologiques, de «cas» typiques, mais plutôt en une synthèse de résultats et d'engagements que personne ne peut ignorer.

«Le monde de nos villes - écrit Ducoli - est un monde sans contes de fées. Naissance, vie, mort et silence. Même les enfants ont perdu l'habitude de rêver à notre place. Une richesse qui redonnait aux hommes le ton de la poésie.» Aujourd'hui, "il est interdit de perdre, il est interdit d'être faible, il est interdit de vieillir, il est interdit, après tout, d'être un homme», parce que «notre monde est désespéré».

Contre ce désespoir, dont les "pierres" mêmes du "désert" de la ville sont lépreuses, "Telefono Amico" lance le défi de ses jeunes, prêtres et laïcs, pour sauver le sens de la vie, le sens de la mort, pour donner au silence et à la parole, à la solitude et à la compagnie, des significations positives au lieu de nihilistes.

C'est la «fable» la plus incroyable, précisément parce qu'elle est vraie : la fable et le scandale de l'espoir, contre tout, malgré tout. Le fait que ce "conte de fées" naisse et meure, chaque jour et chaque nuit, des milliers de fois chaque jour et chaque nuit, dans un fil et deux microphones comme des millions d'autres fils et d'autres microphones, sert à la garder humble, c'est-à-dire vrai, vive, libre, toujours capable d'être inventée de toutes pièces, sur la mesure de la douleur et de l'espoir. Celui qui la raconte ne pourra jamais se sentir un «sauveur», et celui qui l'écoute ne pourra jamais se sentir comme un «perdu».

Nazareno Fabbretti

*À Eligio,
à Cesare,
à tous les amis avec qui j'ai partagé
mon temps et mon amour
pour un espoir qui ne peut pas mourir*

Introduction

«Être un homme, c'est justement être responsable.

«C'est avoir honte face à une pauvreté qui ne semble pas dépendre de toi.

«C'est être fier d'une réalisation que d'autres ont atteinte.

«C'est comprendre qu'avec ta petite pierre tu contribues à construire le monde.

«Au nom de la création, contre la mort».

A DE SAINT-EXUPÉRY,
extrait du *Pays des Hommes*

La ville n'a pas de paix

«Et ils lui amènent un sourd-muet et lui demandent de lui imposer les mains. Et lui, le retirant de la foule, séparément, lui mit les doigts dans les oreilles et, après avoir craché, lui toucha la langue. Et, levant les yeux vers le ciel, il gémit et lui dit : “Effata», c'est-à-dire “Ouvre-toi» (en araméen n.d.t). Et ses oreilles s'ouvrirent, et aussitôt sa langue se délia, et il parla correctement» (Mc 7, 32-35).

Un jour, nous nous sommes réveillés à la vie. On ne l'avait pas demandé. Nous nous sommes retrouvés vivants en compagnie de nous mêmes. Une compagnie pas toujours confortable, voire souvent désagréable. Nous aurions en quelque sorte voulu être différents. Il a fallu beaucoup d'efforts pour faire l'inventaire du monde et des hommes qui allaient accompagner cette étrange aventure. La première réaction fut celle de l'identification. On essaya d'être comme tout le monde. Puis vint le temps de la rébellion. Nous avons essayé d'être différents de tout le monde. Et nous avons finalement compris que nous n'étions que nous-mêmes. Un peu pareil et un peu différent. Avec une nouvelle capacité de critique, que d'autres s'obstinaient à juger avec le critère de l'identification ou rébellion. Presque jamais avec celui de la recherche. C'est ainsi que nous avons réalisé que nous étions arrivés dans l'histoire à une époque où l'homme avait fermé les portes de ses oreilles et de sa bouche envers ses semblables. Nous ne savons pas si avant c'était pire. Il ne nous intéresse non plus de savoir si après ce sera mieux. Il nous suffit que maintenant l'homme découvre d'avoir des oreilles pour écouter et une bouche pour parler.

Simplement.

Ce passage de l'Évangile nous a paru très familier. Il redécouvre la capacité de l'homme à écouter et à parler. La merveille de l'origine. Il propose ces deux dimensions de l'intelligence avec une pauvreté de moyens frappante. Un signe clair que l'homme est ouvert à l'homme. Et avec un gémissement qui résume tout l'effort de l'évolution humaine. Le voyage de l'homme pour devenir homme est long. Nous y avons redécouvert la simplicité de nos moyens, l'effort de notre fidélité et la pauvreté de nos paroles : “Ouvre-toi». Et nous avons écouté surgir de cette «ouverture» les événements secrets qui condamnent l'homme de l'amour à être auteur d'indifférence.

*

Au contraire, le monde de nos villes est un monde sans contes de fées. Naissance, vie, mort et silence. Même les enfants ont perdu l'habitude de rêver pour nous. Une richesse qui redonnait la vie aux hommes sur un ton poétique. Même si cela était minime, il suffisait de faire de chaque rencontre un espoir, de chaque jour un espace de temps avec sa propre histoire, ouverte sur demain. Les contes de fées sont morts. Notre tristesse, chaque jour plus profonde, les regrette, mais en secret. Une honte secrète nous hante. Et la peur d'être différent. Seuls des hommes tous les mêmes circulent sur nos routes. Tous solides et suffisants, modernes. Dévorés par l'identique ambition de rationalité et d'efficacité. Une rationalité présomptueuse et rhétorique. Dans un monde où
il est interdit de perdre
il est interdit d'être faible
il est interdit de vieillir
il est après tout interdit d'être des hommes.
Bien qu'ayant exorcisé l'homme avec des interdictions inhumaines, on continue

à perdre
être faible
à vieillir
mais avec colère.
Avec l'étalage inhumain d'une force qui use nos profondes résistances et nous pousse au plus profond du désespoir.
Notre monde est désespéré.

*

Nous ne prétendons pas avoir dit quelque chose de nouveau et nous ne dirons jamais rien de nouveau dans ce livre.
Nous savons qu'il existe des études respectables sur l'histoire et la géographie de notre désespoir. Les analyses deviennent toujours plus subtiles, plus précises et toujours plus complaisantes.
Une manière comme une autre de se défendre des contes de fées.
Pour être forts et égaux.
Et ainsi, tandis que ces analyses mesurent avec une précision exaspérée l'ampleur du désespoir et ses motivations secrètes, elles le laissent ponctuellement muet. Et encore plus seul. Parce que plus conscient.
Plus dénué de mystère et plus désert d'amour.
On parle encore d'amour. Trop.
C'est le dernier conte de fée qui résiste.
Mais c'est comme parler d'eau dans le désert. Les conditions pour qu'il soit humain manquent.
S'éloignant du mystère, l'amour reste une nostalgie qui brûle la langue, mais ne réchauffe pas le cœur.
Une triste histoire à ne raconter à personne.
Comme un repas que l'on mange seul.

*

Pour certains nous sommes déjà des pessimistes, pour d'autres nous vivons d'illusions.

Les deux ont raison.
Il est difficile de recevoir l'hospitalité sans être jugé.
Un risque auquel nous acceptons de faire face.
L'homme horizontal a des mythes solides. Nous devons passer par là pour communiquer avec lui. Et le mettre en crise.

*

Depuis cinq ans, nous proposons à la ville un nouveau conte de fées, un peu comme e pessimistes et un peu comme porteurs d'illusions. Nous le proposons avec discrétion et timidité, aux côtés des institutions plus officielles qui surveillent notre vie civile et déclarent ensemble sa faillite.
Un conte de fée raconté à toute heure.
La douleur ou même la simple curiosité ignorent les heures de bureau.
Sans rien demander, car l'amour n'est ni un droit ni un devoir : c'est un besoin.
Nous proposons ce conte simplement, en habitant à côté. Et ce n'est qu'avec pudeur que nous essayons de le raconter sur papier. Nous sommes certains que ce ne sera pas pareil.
Mais l'amour est une richesse de tous. Et donc ce conte de fées vous appartient. Il est à toi, autant qu'à nous.
Enfin, nous sommes sûrs que quelqu'un trouvera des alliances politiques ou religieuses clandestines.
Un moyen rapide et efficace de se défendre des agressions de l'amour.
Mais la politique est «profondément impliquée» dans les institutions officielles dont nous parlions. Et la religion, à laquelle cette fable appartiendrait légitimement, est trop soucieuse d'elle-même pour donner audience à l'homme que tu es.
Et ainsi, nous sommes seuls.
Seuls dans le pessimisme, une façon de prendre en charge le moment que nous vivons.
Seuls dans l'espoir que l'homme sain finira par croire en l'amour et ainsi le reconnecter à la trame d'un mystère plus éloigné.

*

Pour l'instant nous essayons d'être précurseurs de l'avenir et de vivre ce présent amer, où l'amour c'est vivre une heure avec toi que je ne connais pas et qui pleure dans mes oreilles et dans mon cœur.

Vivre avec toi qui, malgré les mythes, te sens un homme pauvre et seul, faible et plein de contradictions. Recueillir tes confidences sans éclat, tes espoirs que la mode rejette, ta solitude dont personne ne veut.

Nous avons passé une heure avec toi, homme de notre temps ; le matin, le soir, la nuit.

Nous t'avons reconnu.

Tu as besoin de croire que pour tes enfants il y aura des temps meilleurs, une humanité

plus libre parce que plus fidèle

plus égale parce que plus respectueuse

plus compréhensive parce que plus humaine.

Tes paroles commencent ici.

Il ne nous reste qu'à te demander pardon de t'avoir trouvé différent de ce que tu te présentes, plus pauvre de ce que tu aimes t'exhiber.

Mais l'amour est fidèle quand il est vrai.

L'heure est à la vérité.

Quelqu'un croira à cette vérité et multipliera les heures avec toi. En écoutant ta douleur et ta solitude. Pour un avenir qui soit patrie d'amour.

Nous savons qu'il n'y aura jamais un demain si comblé. Ce n'est pas une raison pour se désengager.

Quand il y aura plus d'hommes qui croiront en l'amour, nous serons convaincus que la vie restera telle qu'elle est. Elle sera simplement plus possible.

Et cela nous semble déjà beaucoup.

L'histoire et la fable

À Milan, l'hiver n'est pas une saison, mais une condamnation.

Une condamnation dont la ville a peut-être toujours souffert, mais qui est devenue ces dernières années plus grave, plus dangereuse, pratiquement insupportable.

À Milan, le travail est une fierté, le respect des autres est au contraire une tolérance. Même le Conseil municipal a élaboré des lois anti-smog, mais avec un succès limité.

L'hiver, tel que nous avons dit, l'est en raison de la double complicité du brouillard et de la fumée.

À cette époque de l'année, les contes de fées à Milan étaient non seulement ridicules, mais offensants.

Celui qui possède une maison s'y enferme comme dans une tanière.

Ceux qui ne l'ont pas se débrouillent et parviennent, pour le meilleur ou pour le pire, à survivre. Personne ne sait exactement comment.

Le fait que personne ne meure dispense d'enquêtes radicales.

À Milan, personne ne meurt de faim ou de froid.

Après tout, le Milanais est autosuffisant. Qui ne l'est pas, est, pour le moins un paresseux.

Les gens, condamnés à la solitude par une vie dictée par le rythme du plus fort, trouvent en hiver le contexte climatique plus adapté.

Les mots sont les seuls inévitables ou inutiles.

Les relations sont celles du devoir ou de l'évasion. Manquent, en tout cas, les paroles et les relations quotidiennes, celles de la vie humaine abandonnée, sereine.

Une description rapide qui photographie une situation plutôt qu'un climat.

*

Exactement le 18 janvier de l'an de grâce 1964, Telefono Amico naquit à Milan.

C'était un jour comme les autres.

Les journaux de la ville proposèrent l'initiative à la curiosité avec une sobre information. Après tout, cela n'avait rien de sensationnel.

Un crime aurait sans doute suscité davantage d'intérêt. Un hold up aurait mis en mouvement un groupe de journalistes spécialisés, dociles au mythe du fort et de l'astucieux. On aurait tout connu, peut-être avec une édition spéciale.

Un groupe de jeunes, qui donnaient de leur temps à la tristesse, à l'angoisse et à la solitude de l'homme ne pouvaient pas intéresser le grand public.

C'est ainsi que notre histoire d'utopistes de l'amour a commencé, en silence, dans un modeste bureau d'une rue de la ville.

Il y a eu peu de préparation. Il nous suffisait de savoir que nous aimions notre prochain.

Il y avait beaucoup de trépidation : nous ne savions même pas si la ville accepterait notre proposition. Si elle avait entrevu que notre initiative, plus qu'une initiative sociale, était un appel prophétique. Une invitation à laisser de la place à l'autre dans notre vie privée. À construire une ville aux portes ouvertes.

Nous avons conscience de faire une suppléance, d'établir des relations qui, dans des temps plus humains, sont un don d'amitié ou même simplement de bon voisinage.

Nous voulions juste montrer qu'il est possible

d'être moderne et d'aimer

d'être jeune et généreux

d'être des citoyens et amis.

*

Ce n'était pas un défi, mais une proposition.

Nous ne voulions pas être un confessionnal laïc, ni l'antichambre

d'une clinique psychiatrique, mais seulement des hommes anonymes et confiants.

Arracher à nos habitudes égoïstes, du temps pour d'autres, pour tous ceux qui ont le malheur de ne rencontrer que des hommes pressés.

On cherchait au-delà de toute discrimination, que chacun ait la joie d'un ami pour soi. Ce n'était pas grand-chose. C'était tout ce que nous étions.

L'amour est contagieux ; chaque appelant devait devenir notre allié. Un homme conquis par le conte de fées.

Une sorte de réaction en chaîne. Cette fois, c'est sans équivoque pacifique.

*

Nous avons réalisé que nous avions une structure inadéquate.

Le numéro de téléphone était impossible : 6882151.

STIPEL est par ailleurs une société par actions et, en définitive, non pas une association caritative.

Les affaires sont affaires.

Le bureau était petit et nous étions peu nombreux. Il n'y avait pas d'argent.

L'amour est toujours une aventure. Il ne calcula pas.

À huit heures du matin, quelqu'un a appelé. Nous lui avons répondu ensemble : « Telefono Amico, bonjour ! »

Notre voix tremblait.

Quelqu'un voulait savoir si l'article du journal était exact.

Nous avons évidemment répondu oui, lui demandant avec une anxiété naïve s'il avait besoin d'autre chose, que nous étions amis et que.... malheureusement, il ne voulait rien d'autre.

Puis les appels se succédèrent, nombreux, sans arrêt.

Quelques farces innocentes ou coquines, auxquelles s'attendre.

Dans la nuit, l'appel pour une tentative de suicide.

La ville avait repris confiance, elle avait besoin d'une bonne fable.

Au-delà des apparences, elle éclatait d'angoisse, elle ne croyait pas aux modes et aux mythes : elle avait besoin d'hommes.

*

Le statut des personnes qui nous appelaient était extrêmement différent. Des personnes de tous horizons sociaux et de tous choix de vie. Ce n'était pas nous qu'elles appelaient, c'était l'homme d'ailleurs. L'homme qu'elles ne retrouvaient plus dans leurs relations de travail, dans les affaires, dans l'enseignement, dans le mariage, dans la famille, dans les couvents, dans les églises. Bientôt, le fait que nous étions seuls à manifester notre bonne volonté et notre impuissance commença à nous peser. Une impuissance absolue face à des profonds besoins matériels. La seule bonne volonté était sans outils adéquats d'expression et d'exercice. Il nous suffisait que quiconque ressente que nous aimions.

*

Puis de nouveaux amis sont arrivés. Nous les avons formés avec notre petite expérience et avec une grande envie de les voir aimer. Cela n'a pas toujours été facile, mais à la fin, l'histoire a trouvé hospitalité dans le cœur de l'homme.

Dès lors, il nous a été impossible de reprendre, comme toujours, les rues de la ville. Tellement pleine d'hommes égaux, dont nous savions qu'ils étaient douloureusement différents. Des hommes rationnels, que nous savions contradictoires.

La tristesse nous appelait depuis les trottoirs. Nous n'avons pas eu le temps de nous rendre compte que nos yeux la cherchaient, car la douleur de chacun appartient à tous, comme le soleil et l'air. Il est si difficile d'ouvrir les hommes à cette conviction.

*

Nous nous retrouvions chaque semaine, le soir, comme des clandestins, pour parler de nos nouveaux amis et des heures que nous passions au téléphone avec eux.

Et pour mesurer ensemble la solitude de la ville. Une solitude anonyme, murmurée furtivement au téléphone, en cachette même des membres de la famille.

Une solitude elle aussi honteuse, car incapable de se révolter contre les forces cachées ou évidentes qui l'ont créée. Incapable de se révolter contre les forces occultes ou évidentes qui la créaient. Incapable de se révolter contre les mythes qu'on vantait en public. Uniquement capable d'une pudeur viscérale, une pudeur sans vertu.

Les Milanais semblent avoir plus besoin de la télévision que du contact humain. Quelqu'un a demandé le courage de le crier en public : à la bourse, sur la place du

Duomo.

Mais la mentalité de la télévision est une réalité plus filtrée. Et plus confortable.

Le cri n'a droit qu'au bénéfice du désintérêt.

Pour ceux-ci, nous sommes devenus les confidents du désespoir.

Le lieu des mots inconfortables et vrais.

*

D'autres, heureusement peu nombreux, ont trouvé le courage de crier par leur mort. Ils se sont suicidés.

Nous avons suivi leurs derniers jours, inquiets, de loin. Craintifs et pleins de respect. Désolés que notre amitié n'ait pas pu les réconcilier avec une vie qu'ils avaient découverte, telle qu'elle est, absurde. Nous étions d'accord avec leurs raisons, mais la société les avait trop maltraités pour qu'ils acceptent nos propositions.

Ils pouvaient croire en nous, mais pas en notre réussite.

Quelqu'un nous a dit au revoir avant de partir. D'autres nous ont laissé un message pour le monde.

Nous gardons cette salutation et ce message : une condamnation contre un monde repu de vanité et d'apparences.

Tout en partageant cette condamnation, nous savons que l'amour est plus fort. Nous aussi, nous sommes un peu morts, et maintenant nous voulons aimer avec leur cœur. Nous les avons accompagnés jusqu'au tombeau, recommandant à Dieu leur inutile martyre. Et maintenant, nous les sentons frères.

Pour chacun d'eux, les journaux réservaient une courte nouvelle. Une curiosité comme une autre.

Une société qui tolère le suicide d'une telle manière est une société criminelle ou idiote.

Pour nous qui connaissions ces gens et le terrible fardeau de leur vie, ces informations apparaissaient mensongères et offensives...

Une décharge de conscience au goût de liquidation. De telles morts sont inquiétantes et, en fin de compte, elles ont toujours tort..

Écouter leur mort, ce serait recommencer à réfléchir. Revoyez la nature de vos relations humaines depuis le début. Recommencez à aimer.

Mais où peut mener l'amour ?

*

Nous aurions aimé proposer que les journaux consacrent deux pages à chaque suicide. Son histoire intime, sa protestation tragique. Et nos responsabilités.

Mais nous avons peu confiance dans les journalistes.

Le directeur d'un journal, à qui nous avons beaucoup moins proposé, a répondu que le grand public rejette ces lectures et que, d'ailleurs, son journal n'était pas le mur des lamentations.

Il a obéi à sa logique. Et il avait raison.

Mais alors, il faut avouer qu'on ne comprend pas l'utilité d'un journal inféodé au jeu des puissants, ni encore moins à la gloire équivoque de l'ennui des acteurs. Si le gros public tolère, c'est uniquement parce qu'il ne veut pas de solutions, mais des évasions. Après tout, nous les payons pour nous tromper et pour mentir.

*

La meilleure initiative serait peut-être de proposer une journée de deuil national pour chaque suicide.

Une journée de méditation sur nos responsabilités communes.

À commencer par les dirigeants religieux et politiques.

Nous sommes convaincus que cela rendrait les uns et les autres plus humbles et plus utiles.

Mais à qui le proposer ? Il y a toujours une autorité précise pour punir.

Pour les responsabilités et les initiatives, on ne sait jamais à qui parler.

Comme le Christ, nous allons de Pilate à Hérode et d'Hérode nous retournons à Pilate. Jusqu'à ce que la foule décrète la mort.

Mais aujourd'hui, la foule va décréter la fin du système.

Nous n'y sommes pas opposés, pour autant que cela ne signifie pas seulement changer de nom et de personnes, mais aussi de style de relations.

*

Exactement le jour de Noël 1965, Turin aussi avait son Telefono Amico.

Un groupe de jeunes amis apporta la même chaleur et la même passion à cette ville. Ce n'était pas nous qui les avions éveillés à la fable.

Nous nous découvrîmes un jour remplis du même espoir ce qui nous a semblé, encore plus, un signe des temps.

*

À Florence, ce fut plus difficile. Elle reste une ville méditerranéenne, pleine de commérages et aussi d'humanité.

Les plus grandes difficultés nous sont venues de ceux qui étaient censés nous aider. C'est normal.

En novembre 1966, à Florence, Telefono Amico sonna pour la première fois. Il était servi par un groupe de jeunes restreint mais extrêmement déterminé. Ils ont multiplié leur temps pour pouvoir aimer davantage.

Puis l'inondation (en 1967) a détruit le quartier général.

Ils se consacrèrent aux nouvelles souffrances, selon la logique des urgences.

Mais après quelques mois, Telefono Amico se remet à répondre. Au nom de l'espoir et du désespoir.

Comme partout.

*

Trieste est une ville condamnée par la politique internationale. Une ville sans jeunes. Nous y avons été invités par des aînés. Et cela nous paru étrange. Mais après nous avoir invités, les anciens disparurent.

O recommença petit à petit.

Au début de 1967, Telefono Amico ouvrit ses oreilles à Trieste. Une ville désolée.

Il y avait peu de jeunes. L'amour y devint un service éreintant.

*

Au début de 1968, Telefono Amico ouvrit également ses portes à Vérone. Une ville de province.

Nous avons trouvé des jeunes comme nous, ouverts sur l'avenir et lassés des mythes faciles. Ils ont pris place dans notre amitié et notre service.

Comme s'ils avaient toujours été là.

*

Nous avons à présent le devoir de donner quelques chiffres.

C'est un devoir de l'histoire ; impossible à une fable.

Les chiffres ne sont jamais exacts.

Nous connaissons les mathématiques, mais chaque chiffre est, pour nous, expérience et vie.

Une réalité qui refuse les sommes. La statistique serait un passe-temps vaguement intellectuel.

Nous préférons laisser les statistiques aux hommes politiques et professeurs.

C'est une conviction discutable.

Nous pouvons cependant vous assurer que dans chaque ville il y a trop de gens désespérés.

Trop pour une époque civilisée et non civilisée.

Trop pour les partis et les gouvernements.

Trop pour les évêques et les prêtres.

Trop pour que notre histoire soit considérée comme une fable dans votre sens.

La fable est en nous et nous la gardons aussi pour vos enfants, désormais fatigués de votre bon sens et de votre efficacité.

Nous, gens de la rue

L'histoire est un peu comme nous l'avons racontée et un peu comme nous la laissons imaginer. Nous croyons à l'intelligence de nos semblables, mais pas tout autant à leur volonté d'amour. C'est aussi pourquoi le dialogue est plus facile que la collaboration.

Dans la brève nouvelle, les journaux n'ont pas manqué d'avertir que Telefono Amico était, partout, un service offert par des jeunes.

Ils ont informé, sans critiques ni applaudissements. C'était une nouvelle. Et à ce titre, elle fut accueillie par la ville.

Le choix fut critiqué, mais sans trop d'efforts. Une façon subtile de l'ignorer.

On a parlé d'un manque d'expérience et de préparation et on a pointé du doigt l'imprudence des organisateurs.

À vingt ans, un jeune homme peut faire la guerre et tuer, mais il ne peut pas être mûr pour un service social.

À vingt et un ans, il peut voter et faire ses propres choix politiques, mais sans aider la société de l'intérieur à s'améliorer.

A vingt-deux ans, on lui confie nos enfants pour les éduquer, mais il ne lui est pas permis de proposer une vision différente de la vie.

Pour être accepté, il a besoin de cet étrange mécanisme de protection appelé «expérience».

Une sorte d'assurance tacite que tout restera comme avant.

Un homme a de l'expérience quand il n'a plus de courage, ni envie de changer quoi que ce soit.

Exactement ce que vous voulez.

C'est ainsi que les jeunes, exclus de la possibilité de suggérer et de mettre en œuvre quelque chose de valable, ont fini par découvrir qu'il vaut mieux «faire l'amour que la guerre».

Inutile de faire semblant d'être choqué.

Si un jeune homme n'utilise pas son inventivité pour aimer les autres, il l'utilise pour s'aimer lui-même.

C'est précisément à cela que semble conduire l'éducation de notre société.

Ensuite, le jeune homme vieillit avec l'égoïsme collé au cœur, comme la peau sur chair, et il obtient le diplôme de l'expérience.

Il est un homme docile aux modes

Il sera comme tout le monde triste et méchant.

Désormais incapable de s'apercevoir qu'il est triste parce que méchant.

*

Nous aussi avons réfléchi aux problèmes que posait notre jeune âge.

Nous y avons réfléchi du mieux que nous pouvions, en tant que personnes inexpérimentées.

Et nous avons dû réaliser que les seuls à vouloir encore croire au conte de fées étaient les jeunes.

Pour nous, c'était un critère de choix.

Nous savions qu'il existait aussi des personnes adultes capables de cela, mais il était difficile de les trouver. La société les compte parmi les ratés et les met sur la touche.

Nous, il nous fallait des hommes capables d'aimer sans hésitation. Des hommes libres pour donner sans prudence.

Les hommes de la rue.

Comme le Samaritain dans la parabole.

En fin de compte, pour partager la souffrance, il suffit d'être disponible. Sans préjugés. Vide de soi.

Le sentiment de l'inutile dans la vie n'est pas surmonté par des déductions, mais par l'enthousiasme et l'abandon.

*

Après tout, chacun de nous a sa propre histoire.

Nous ne voulons pas vous la raconter, elle serait peu édifiante.

Qui sait pourquoi cette histoire peu édifiante du fils prodigue ne parvient plus à être exemplaire. Si Christ l'a dit, il était vraiment un grand Dieu.

L'Évangile est un livre à amender.

Au lieu de cela, il est toujours lu, intact. Mais il ne semble pas enseigner grand-chose. L'enseignement est toujours une question d'hypothèses, jamais de faits.

Même dans l'Église, pour la plupart s'établissent des relations autoritaires, comme si cette histoire était de la poésie.

C'est ainsi que l'amour devient stérile. Et inutile.

Nous savions par ailleurs que nous avions peu d'expérience et peu de préparation ; une raison de plus d'être humbles et discrets.

Nous savions pourtant que nous aimions les hommes d'un amour tendre et généreux. Un genre de consommation nécessaire à la vie, mais qui intéresse de moins en moins notre société. Il nous semble que c'est pour cela qu'elle meurt d'angoisse.

Il était trop dur de supporter que des hommes meurent par manque d'amour. Nous avons décidé de refuser cette coresponsabilité.

Ainsi chacun de nous, avec son histoire peu édifiante et avec toute son impréparation, s'est offert au service. Essayant d'être partout le témoin d'un amour nouveau et primitif.

Ce n'est pas facile, mais on sent que cette expérience nous marque à jamais. Et cela marque les autres avec nous.

*

Notre manque de préparation est très différente.

Chacun a son propre travail et sa propre vie. Parfois même un peu d'école. Cela ne nuit jamais quand on le vit avec amour et en se consacrant au service.

Pour le reste, nous sommes des hommes de la rue, convertis à l'amour. Nous considérons qu'être de la rue est une condition nécessaire pour continuer à aimer : à comprendre donc comme il faut.

Nous nous méfions des chaires et des professeurs de l'amour. Même lorsqu'ils viennent de la rue, leurs itinéraires se sont séparés de ceux des hommes. S'ils étaient des nôtres, trop souvent, maintenant, on les trouve maintenant fugitifs

Les architectes de notre conversion à l'amour ont été trois frères franciscains.

Nous ne pouvons rien dire à leur sujet. Un peu par peur crainte et un peu par pudeur. La pudeur nous pouvons la comprendre nous aussi: ils nous ont donné la vie et nous ont initiés à l'aventure.

On ne comprend pas la crainte, mais peu importe : la pudeur suffit.

Nous soupçonnons qu'il s'agit de trois prophètes, mais nous n'en sommes pas sûrs.

Eux, ils en doutent toujours.

*

Nous sommes donc tous jeunes. Nous ne nous en vantons pas. Mais nous avons été attristés par l'intérêt des journaux pour les personnes aux cheveux longs.

Nous n'en voulons pas aux gens aux cheveux longs, mais aux journaux.

Chaque jour des curiosités différentes. Il semblait que tous les jeunes d'Italie étaient comme ça. Paresseux et antisociaux.

On ne sait pas s'ils voulaient mettre en place un plan d'alerte. C'est toujours possible. Ce qui semblait et continue de nous paraître faux, voire biaisé, est le fait que la curiosité est alimentée par des informations marginales.

La plupart du temps, on fait une information colorée.

Avec leur étrange rébellion, ces jeunes voulaient dire la même chose que nous. Avec un peu moins d'espoir, peut-être, et avec moins de conviction. Des qualités que personne n'avait été soucieux de cultiver en eux. Il est plus confortable de parler d'eux : d'un côté cela excite le public comme la chasse des sorcières et, de l'autre côté, on élargit l'espace des

libertés bourgeoises.

Deux indices d'un succès certain, pour éviter de sérieuses méditations sur le phénomène.

Cependant, nous avons soigneusement évité de montrer à ces enfants (et adultes) qu'il existait des jeunes avec le même niveau de rébellion, mais avec un plus grand sens de la vie, qui perdurera même après nous.

Nous ne regrettons pas que la presse ne nous ait pas prêté attention.

Il existe en Italie des mouvements de jeunesse sérieux et ouverts. Cela aurait pu être l'occasion de parler d'eux et de proposer à l'attention un monde différent qu'il est injuste d'essayer de rendre pareil.

Mais ces mouvements font plus peur que les personnes aux cheveux longs. Ils font moins de bruit et sont plus décisifs.

La société se défend, pas au nom de l'homme.

*

La seule occasion où nous regrettons d'être jeunes au Telefono Amico, c'est lorsqu'il nous arrive de parler à des parents qui pourraient être les nôtres et à des hommes d'affaires avec lesquels nous pourrions avoir des relations de travail.

Lorsque ces personnes sont sûres de ne pas être identifiées, on se rend compte que, plutôt que les architectes de la civilisation actuelle, ils en sont les victimes. Et ils nous font du chagrin, comme un chien qui court après sa queue.

On voudrait demander pourquoi ce désespoir secret ne les oblige pas à crier les mêmes choses devant tout le monde.

Ce serait un jour de libération nationale.

Une date à partir de laquelle commencer une nouvelle histoire, comme la naissance du Christ.

Ce serait la naissance de l'homme.

*

Mais ici, nous comprenons ce que signifie manquer d'expérience.

Cela signifie ne pas permettre au passé d'influencer l'avenir. Être libre face au temps, face aux relations qui, comme tout art, doivent être inventées à chaque fois.

Mais ces gens ont trop d'expérience. Et ils en sont esclaves.

Leur conversation avec nous est un retour agité, une sorte d'expiation.

Cela console l'homme qu'ils ont été et durcit le masque qu'ils portent.

Ils reviendront pareils, sans même la nostalgie de pouvoir être différents.

Ils forment un seul corps avec l'opinion publique. Un corps qui pourrit en secret et rit en public, comme des acteurs.

Mais cette fois, la farce n'est pas pour nous.

*

Nous avons oublié de dire que nous sommes des utopistes. C'est la pire offense pour la civilisation de l'efficacité. C'est pourquoi nous avons choisi l'utopie comme qualification.

Pour nous, elle est tout ce qui peut arriver. Et donc elle se doit d'arriver.

Nous savons que nous faisons une déduction rapide. La vie, nous dit-on, est beaucoup plus nuancée. Et nous le croyons. Mais la vie comporte déjà de nombreuses nuances. Cela ne sert à rien d'en ajouter des nouvelles.

Et toujours à l'avantage de quelqu'un.

Surtout quand derrière chaque nouvelle nuance se cache un égoïsme caché ou précis. Même si nous sommes jeunes, nous pensons souvent à la mort. Et toi?

Face à cette dernière preuve d'authenticité, qu'advient-il de vos nuances ?

Dans la vie, c'est beau de choisir d'être Abel. Il est peut-être même supportable d'être Caïn. Il est insensé de prétendre être les deux.

Le cœur devient un champ de bataille. Essayez de sentir si ça ne fait pas mal. Nous l'avons déjà éprouvé.

Ça fait mal, en fait.

Nous pensons que cette douleur indique une direction. Nous nous

sentons jeunes seulement parce que nous avons choisi la direction de l'homme.

Pour cette seule raison, malgré les critiques, nous souhaitons continuer à servir Telefono Amico. Nous y continuons ce que nous faisons dans la vie : «chercher à aimer plus qu'à être aimé, à comprendre, plus que d'être compris.»

C'est tout ce qu'est être jeune.

Quelque chose pour vivre

Nos amis préférés sont les jeunes. Il ne s'agit pas d'une préférence gratuite, ni encore moins, aveugle. Il se fait que, d'un côté, ils restent les plus ouverts aux contes de fées et, de l'autre, ils sont les plus exposés à vos mythes.

Nous aimerions les sauver d'une vie inévitablement vouée à l'échec.

Ce n'est pas une tâche facile. Dès l'enfance, on ne leur confie que les valeurs d'un mysticisme terrestre. Et deux bouts d'horizon : soi-même et son propre intérêt.

Même lorsque la famille essaie d'enseigner autre chose, elle le fait, pour la plupart, de manière conventionnelle et maladroite. Et enfin, la vie que mène la famille est déjà loin de ces valeurs.

Le garçon le sent et apprend.

Par rapport à ces nouvelles existences, la pression d'une certaine coutume frôle la violence et à la folie.

La plupart des jeunes abandonnent sans s'en rendre compte.

Ils croient qu'ils sont libres et suivent plutôt un plan prédéterminé avec une subtile intelligence.

Ce plan s'allie aux autres instincts : celui sexuel d'abord, puis celui de domination. Quand l'alliance sera devenue irréversible, nous aurons un homme en qui nous pouvons avoir confiance. Un qui accepte les règles du jeu.

*

A un certain âge, l'égoïsme devient une habitude dont on ne peut plus se remettre. Tant que la maladie n'est pas définitivement incurable, on ferme les yeux sur tout. Nous portons un intérêt équivoque à leurs pitreeries. Inoffensives et un peu futiles.

A leurs jeux sentimentaux (heureux eux, ils sont jeunes). À leurs expériences sexuelles (enfin ils ne sont pas séminaristes), sans se soucier si cela les rendra à jamais incapables d'un amour sérieux et positif.

C'est peut-être exactement ce que vous voulez, car l'amour est inconfortable.

Mieux vaut donc être une personne malheureuse qu' inconfortable.

Lorsque l'instinct de domination explosera, il deviendra enfin une personne valable.

Un individu acquis au progrès.

*

D'autres entrevoient les implications de ce malentendu et se rebellent.

De la manière comme ils le peuvent et de la manière comme ils le réussissent.

Ce sont les plus purs et les plus généreux.

Bientôt, s'empare d'eux un parti ou d'une idéologie. Ou bien, dans leur angoisse viscérale de se débarrasser de tout, ils se livrent à des extrémismes tout aussi inhumains que leur contraire.

Ou de la drogue.

À ce stade, leur vie est également liée à l'obéissance au parti, c'est-à-dire aux intérêts de quelqu'un ; ou par une rébellion inutile qui les mène à la pure folie.

Les lettrés s'occupent du reste.

*

Nous restons les confidents de ces itinéraires sans but. Et une énorme tristesse nous envahit.

Même l'amour devient un mot ambigu. Quand on en parle, on est trop d'accord pour croire que l'on veut dire la même chose. En réalité, on entend des choses différentes.

Pour nous, l'amour est un accomplissement, pour eux un exercice.

Pire qu'un dialogue entre sourds.

Nous nous sommes demandés à qui la faute. Elle est aussi la nôtre : cela nous pèse comme une malédiction.

Mais surtout elle est de ceux à qui ces existences sont confiées, depuis le début. Parents, enseignants, prêtres.

*

Trop de parents acceptent leur enfant dans une dimension purement quantitative. Combien coûte son entretien, combien coûte l'école, le médecin.

Même le problème de la limitation des naissances, tel qu'il est présenté, s'inscrit dans cette perspective.

L'enfant comme investissement.

Ou alors, ils l'acceptent dans une dimension égoïste. Notre fils reste «notre enfant» et, plus encore, «notre petite fille» jusqu'à trente ans. Une possessivité psychologique qui nuit à la croissance et sert la rébellion.

L'espace de vie de l'enfant est supprimé. Et lui, ou il subit cette limitation et devient humainement anémique, ou alors il le recherche le dans le groupe ou le gang.

En fin de compte, nous ne l'aimons pas, mais nous chérissons «notre» enfant en lui.

Contre la vie qui lui a été donnée.

Un de nos amis nous confiait : «Pour mes parents je suis un corps à habiller, à nourrir et à protéger.»

Et un autre : «Pour mes parents, je suis le plus bel ornement de «leur maison». L'analyse est vraie, mais elle révèle une amertume ignare d'une époque où la vie était même incertaine du présent. Plus que la dénonciation, elle sert la collaboration, qui ne méprise pas mais intègre. Une plus grande sécurité des enfants devrait restituer aux parents le sentiment de la personne.

Chaque don est un engagement.

Nous essayons de suggérer des tensions différentes, une intériorité douce et ferme.

Mais en général, l'environnement les a déjà marqués.
 Les enseignants, peut-être, ont un peu moins de fautes. Si toute la responsabilité ne leur appartient pas en tant que parents.
 Malgré l'actualisation didactique et pédagogique qu'ils tentent de se donner, l'enseignement est toujours enseigner une matière.
 Le plus important c'est le programme, pas les étudiants.
 L'étude n'est pas une recherche humaine, mais une élaboration d'alchimie mnémonique.
 Ce qui est décisif, c'est ce que le garçon connaît, et non ce qu'il sera.
 Après tout, toute connaissance est désormais loin de la vie et est si peu utile.
 Tout au plus, cela vous aide à gagner davantage.
 Même la connaissance est vue dans une perspective de profit.
 Un service rendu à l'égoïsme, pas à l'amour. Une école faite sur mesure pour cette société.
 Le professeur travaille pour le salaire et pour les vacances
 Un professeur, interrogé sur les raisons qui l'avaient poussé à enseigner, a répondu : «juillet, août, septembre».
 La place qu'occupe dans ce choix la passion des garçons est secondaire.
 Le garçon n'est pas instruit, mais, au mieux, érudit.
 À ce stade, une discussion sur la culture serait nécessaire, mais nous estimons ne pas avoir beaucoup d'expérience.
 Les soi-disant intellectuels se suffisent à eux-mêmes. Rares sont ceux qui nous ont accordé une heure avec eux.
 Il n'en demeure pas moins que l'enseignant constitue le premier rapport d'autorité avec la société. C'est une relation que l'on perçoit trop souvent comme négative.
 Humainement, elle répète les déformations familiales. Socialement, elle initie à la bureaucratie et au subterfuge.
 Exactement ce qu'il faut pour être des bons citoyens.
 Surtout, l'école, elle n'est pas considérée comme une possibilité supplémentaire de comprendre l'homme et donc de l'aider. Et cela aboutit à un résultat qui est d'ouvrir de nouvelles différences et de suggérer de

nouveaux carriérismes.
 Une école faite sur mesure pour le passé.

*

Nous préférierions ne rien dire des prêtres. Ce que devrait être leur mission envers les jeunes nous semble énorme. Par rapport aux termes dans lequel elle se matérialise, elle nous semble pour le moins inutile.
 D'abord, leur formation est approximative.
 Ce n'est pas le manque d'études dont nous nous plaignons. Il y en a trop et il est trop vieux. Mais le manque de stature humaine.
 Ceux qui en ont un sont pires que les autres : absolutistes et despotiques. Trop sûr pour qu'ils nous aident.
 Les hommes l'appellent de toutes les régions, mais ils ne peuvent pas les entendre. Ils sont toujours ailleurs.
 Exactement le contraire de ce qu'a fait Dieu qui, pour rencontrer l'homme, s'est fait Christ.
 En Italie, tous les jeunes trouvent facile de rencontrer un prêtre. Cela devrait être une découverte et c'est surtout une déception.
 Une déception plus grave que celle subie par les parents et les enseignants. C'est comme si le ciel se refermait sur eux.
 Ils partent égarés et en colère à la recherche de quelque chose pour vivre. C'est la période des aventures et des coups de cœur idéologiques. Ils guérissent en même temps que meurent l'espoir et la rébellion.
 Ils survivent encore, mais seulement pour eux-mêmes et pour leurs petits intérêts.
 Nous voudrions suggérer, avec une discrétion craintive, de nous préoccuper moins des églises et de nous ouvrir davantage aux hommes. Il nous semble que la tâche du prêtre est avant tout de créer des églises vivantes.
 D'amener chaque jeune à être un homme en qui Dieu peut se faire chair et miséricorde.
 Un homme en qui Dieu peut à nouveau parcourir le monde avec son énorme capacité de compréhension et d'amour.

Indiquer et disparaître, comme Jean-Baptiste.

Et se retrouver dans les sacrements qui sont le lieu le plus sincère d'égalité et d'unité. Le prêtre, plus que quiconque, pourrait suggérer quelque chose de vrai pour lequel vivre. Cependant, cela devrait être suggéré avec respect et humilité.

Surtout, dans cette dimension globale dont l'Évangile est chargé, avec «cette faim et cette soif de justice» qui est l'antidote le plus sincère contre l'égoïsme.

Nous voulons qu'ils soient moins «pères» et plus «frères», dociles à une recherche de vie authentique.

La famille de Dieu est une famille juste, il n'y a pas d'enfants de première et deuxième catégorie.

*

Pour nous, c'est simple.

Il s'agit simplement d'orienter la vie sur le thème du service. Pour les autres.

Toutes les spécifications ultérieures, dans ce sens, sont en accord. Il ne peut pas y avoir conflit avec les attentes. C'est la joie de la rencontre ou la lutte pour l'égalité.

C'est la force d'amitié ou la contestation pour une promotion humaine. C'est l'exercice d'amour ou de violence contre des groupes de pression ou d'oppression.

C'est la volonté de faire de la place aux hommes, tels qu'ils sont.

La vie appartient à tous, comme le monde et les choses.

Nous ne voulons rien de plus : être pour les autres et non pour nous-mêmes.

On se reproche parfois de ne pas savoir choisir.

Certains amis nous ont même abandonnés.

Nous sentons que nous ne les avons pas perdus. Il sont pour les autres et donc avec nous.

*

Nous voudrions nous permettre une modeste objection. Peut-être juste une question. Est-il toujours vrai que toute spécification ultérieure prend en compte le choix sous-jacent, pour les autres et non pour soi ?

Nous aimerions le croire. Nous réalisons trop souvent que nous tombons facilement dans une recherche de nous-mêmes et de nos propres intérêts, plus subtile, mais substantiellement identique.

Donc, nous ne pouvons pas croire à la haine comme méthode et nous nous soucions tellement de l'amour. Un amour robuste et guerrier. Mais amour, quand même.

Toutes les simplifications ne reflètent pas la réalité. Nous connaissons la douleur et l'oppression de ceux qui travaillent, mais aussi l'angoisse et la solitude de ceux qui procurent le travail.

Nous n'avons pas envie de choisir la douleur des uns contre celle des autres.

Une révolution libératrice est nécessaire pour tout le monde.

Tant que l'homme n'est pas amené à choisir les autres avant lui-même, il n'y a pas de révolution mais un remplacement des maîtres et des intérêts.

Un effort de Sisyphe qui n'apporte aucune joie.

*

Nous croyons à la joie.

À la joie active de préparer un monde différent et meilleur. Un monde nouveau, où le seul code est l'Évangile. Et nous avons découvert que cet idéal est suffisant pour la vie. Parce qu'il la dépasse.

D'autres ont des idéaux plus immédiats et plus concrets, mais le temps est sévère.

Cela semble tenir le coup.

Surtout, il résiste à la vérification sans scrupules des nouvelles consciences qui mettent en crise la famille, l'école et la religion.

Au-delà des divergences verbales, il y a un accord qui console.

Et qui nous invite à continuer.

Travailler c'est collaborer

De nombreux appels téléphoniques nous parlent de problèmes de travail. Ce n'est pas un signe particulier. Et effectivement, c'est tout à fait normal.

Le travail joue un rôle important dans la vie de chacun. Tellement important qu'un homme sans travail se sent vraiment perdu. Surtout s'il a un certain âge.

Nous connaissons les tragédies de ces besoins forcément inactifs.

C'est une tragédie que nous portons mal.

Nous avons perdu presque tout espoir de pouvoir trouver une quelconque solution. Si notre ami est un ancien détenu, quelqu'un sorti d'un sanatorium ou d'un hôpital psychiatrique, la société lui ferme les portes de la miséricorde et de la pitié.

La condamnation de l'inefficacité est sans appel.

Une condamnation tacite mais inexorable.

Cela frappe comme un destin.

C'est angoissant de recevoir toujours le même refus et de présenter ses propres cartes d'identité. C'est comme si tout le monde était en guerre contre toi. Une guerre qui ramène l'ex-détenu est en prison et pousse le patient au suicide.

Mais la société s'en fiche. Ces hommes n'ont aucune chance de se faire entendre.

Les bons citoyens font leur devoir et meurent.

La solution n'est pas de les faire soutenir par des institutions sociales. C'est uniquement une activité qui, «dans une république fondée sur le travail», les fera sentir comme des citoyens de plein droit et des hommes. C'est donc toute une mentalité mystifiante et criminelle qu'il faut changer. Cela ne changera qu'avec la considération donnée à l'homme : c'est-à-dire seulement avec une lente éducation à l'égalité et au mystère qui précède chacun de nous.

Une société qui rejette les coupables et les malheureux est une société potentiellement meurtrière et finalement absurde.

Cela ne fait qu'aider les forts à devenir plus forts et les faibles à s'affaiblir.

*

Le travail dans notre monde est important. Ne disons pas qu'il l'est trop ; nous sommes toujours blessés par la méchanceté des gens bien-pensants. Il l'est certainement dans un mauvais sens.

Ce qui compte, c'est de gagner.

Le travail est important, car c'est un salaire. Celui qui gagne le plus devient le plus important. Et plus puissant.

L'argent est un mythe auquel tout est sacrifié. Dans une obéissance docile à l'instinct de domination.

Une faim qui ne disparaît pas. Une inquiétude qui hante et tue. Soit et les autres. L'ouvrier, séparé du produit de son propre travail et conscient de servir la force du maître, travaille en prêt, nourrissant des rébellions, justes dans le contenu mais, surtout, fausses dans la motivation.

Un homme malheureux sans issue.

Nous parlons souvent à ces amis. Même s'ils comprennent, ils n'ont pas la force de vaincre la propagande.

Il faudra un jour raconter le mal que le communisme italien a fait aux travailleurs. Nous sommes certains que des malentendus néfastes surgiront.

Malheur à ceux qui jouent avec les pauvres.

*

Le travail n'est qu'une peine et une peine mal payée. Cette conviction a d'énormes répercussions sur la vie personnelle et sociale. Pour le meilleur ou pour le pire, nous travaillons huit heures par jour, cinq jours par semaine. Un espace de vie considérable.

Si tout ce temps ne trouve que le rachat du salaire, toute la vie entre en

crise. Une crise qui génère agressivité dans les relations et des tensions insoutenables au sein de chacun.

Récompenses et gratifications sont recherchées dans les avancements souhaités à tout prix. Encore une fois, seuls les forts et les malins font carrière.

Ici, la carrière, en effet, est la compensation visible d'une insatisfaction non résolue. C'est une loi inexorable, lorsque les relations sont celles que nous avons décrites. Mais encore une fois, c'est une loi qui tue aussi ceux qu'elle est censée servir.

Une violence inhumaine qui ne suffit pas à l'homme, même lorsqu'elle s'appuie sur les mécanismes ambigus de l'attente et de la lutte.

Le retour à la maison devient une évasion et un refuge, tout aussi anonyme, comme le bureau. Il est absurde de croire que, dans ces conditions, l'amour familial puisse rétablir un équilibre.

Quelques conjoints nous ont appelés tandis que l'autre dormait. C'est pour nous le triste symbole d'une décomposition qui a atteint les racines.

Après quelques années de cette vie, la conscience devient irréductible à l'amour. Irrécupérable à la coexistence.

La situation n'est pas très différente pour les industriels. C'est-à-dire ceux qu'une certaine propagande nous a habitués à considérer comme les seuls responsables du malaise social.

*

Nous ne voulons pas ignorer leurs responsabilités. Mais nous les voyons malheureusement enracinés dans une mentalité courante. Tout au plus ont-ils plus de possibilités pour exprimer leurs contradictions intimes. Et les dernières erreurs.

Du même téléphone, nous recueillons les confidences de l'employé et de l'employeur. Et elles nous semblent si également douloureuses que nous entrevoyons une erreur identique qui fait d'eux des frères.

Des alliés, en fin de compte, contre une oppression unique, qui divise

l'homme et le place seul face à la vie.

C'est justement pour témoigner de cette alliance secrète que nous acceptons de rédiger les conclusions provisoires de notre expérience privilégiée.

Nous ressentons l'urgence inévitable de ce nouveau service et acceptons le risque de nous voir démentis par ceux mêmes que nous voulons interpréter ici.

Contre tant de ferments de division, nous souhaitons être levain d'union.

Cela ne nous dérange pas d'être contre toutes les idéologies.

Nous ne nous intéressons qu'à être là pour l'homme.

*

L'industriel est en quelque sorte le pivot de notre société.

L'homme fort, chanceux et créatif.

L'homme habile et exploiteur, sans scrupules.

L'homme inconditionnel et conditionnant. Envie et contesté.

Quand on le croise dans la rue, il ressemble à l'incarnation des maladies que nous souhaitons tous avoir. Quand on l'écoute au téléphone, on dirait le visage désolé de la solitude.

Le lieu où les mythes de notre temps meurent d'ennui et d'inquiétude.

Fort et sans scrupules dans son travail, puissant par ses connaissances, bien sûr ; mais déserté d'amour, pauvre en amitiés, poursuivi par des soucis qui l'éloignent de la vie privée.

Hanté par la peur et la faim d'argent. Il a tout misé sur l'argent : un dieu inconstant et insuffisant.

Incapable de regarder la vie autrement que de manière quantitative. Aride et calculateur.

Il ne peut pas perdre. S'il perd, il recevra le même traitement qu'il réservait aux autres joueurs imprudents ou malchanceux.

Qui peut être sûr de ne jamais perdre ?

Il lui serait possible de briser ce cercle de peur et de vengeance. Utiliser ses possibilités, ses capacités, sa fortune à un service discret et confiant.

Transformez l'usine en une famille d'égaux qui produit et gagne. En étroite collaboration et profonde amitié.

Mais personne ne le soutient dans cette recherche et cet effort : c'est un projet d'humanisation qui ne fait pas partie des mythes.

Il fera comme toujours. Créateur d'injustice et d'aliénation, victime d'une mentalité qui ne lui permet même pas d'être lui-même.

Il est juste un rôle et une guerre.

Un pauvre créateur de pauvreté, étranger à sa famille et à ses propres enfants.

Demain, ils lui demanderont pourquoi.

Il sera désormais trop tard.

L'argent que l'on paie avec la vie coûte trop cher.

Et quand cela va à l'encontre du vivre ensemble, c'est une malédiction.

Il est difficile de convaincre les employeurs qu'ils sont des condamnés.

*

Nous y essayons. Parfois, nous avons l'impression d'avoir des résultats.

La plupart du temps, nous restons les confidents d'un moment de faiblesse dont ils auront honte. Ainsi, bien mieux les pauvres qui n'ont pas honte d'être faibles. Ils conservent l'humilité de la faiblesse et un sens religieux de la condition humaine.

À moins que les communistes ne les profanent.

*

Le travail est également nécessaire pour nous tous. Le service téléphonique (Telefono Amico) n'occupe que notre temps libre.

Nous pensons que le monde doit être construit et perfectionné. Le monde nous a été laissé à gérer. Pour le transformer en une maison hospitalière pour l'homme.

Mais alors, nous ne savons pas croire à la construction d'un monde contre l'homme. C'est à cela que semble nous conduire le progrès, tel qu'il est vécu.

Le travail est le signe de la créativité humaine. Une créativité complémentaire. Chaque homme a la sienne.

Il est tragique de perdre le sentiment d'être à sa place.

On risque de ne plus savoir s'interpréter. De perdre le sens de la vie. De ne plus comprendre à quoi sert notre travail. Et travailler uniquement pour le salaire.

Une prostitution comme une autre.

Chaque homme est, pour nous, artisan du monde.

En communion avec tous les autres, avec lesquels il partage l'effort et l'humanité.

C'est la communauté humaine toute entière qui s'exprime dans le travail. Et le travail des mains est la parole qu'un temps donné transmet à un autre.

Le travail est donc une manière qualifiée de participer à la vie et à l'histoire.

*

Travailler c'est collaborer, avec tout le monde. Chacun depuis sa place, gardant son cœur ouvert au tout.

Seulement cela est la politique.

Chacun est important, personne n'est indispensable.

Une sagesse ancienne, contre les présomptions nouvelles et anciennes.

Le travail offre des possibilités insoupçonnées d'exprimer l'unité et l'égalité du genre humain. Une unité riche, car multiple. Et une égalité totale, car complémentaire.

Réduire le travail à un gain nous semble une vision à courte vue, tout comme réduire la vie à manger. La sombre malédiction du besoin, au lieu de l'aventure ouverte de l'évolution.

Une réduction étroite qui humilie et décourage.

*

Peut-être le travail exprime-t-il aussi une autre collaboration. Une collaboration plus illustre et plus mystérieuse. Continuer la Création.

Certains d'entre nous y croient, d'autres pas encore.

Le monde aurait été livré brut à l'homme, pour qu'il puisse le transformer dans la continuité du corps et de l'esprit. Faire lever la Création en sens humain, pour la rendre capable de rencontrer Dieu lors de l'avènement des derniers jours.

C'est un concept audacieux mais éclairant.

Il a le mérite de définir l'histoire comme irréversible et de donner à notre espérance la garantie de la révélation.

Dans tous les sens du terme, il reste clair que pour nous le travail est synonyme de collaboration et d'unité.

Une espérance qui part de nos mains, touche tous les hommes et atteint l'avenir.

Lui aussi autrefois fait sur mesure pour l'homme. De cet homme à qui nous racontons cette histoire de présence et nous rappelons, avec pudeur, son indispensable royauté.

Pas seulement pour toi

Un étrange destin, celui de l'amour.

D'une part, il est proposée comme la solution ultime de la vie ; de l'autre, il apparaît comme le lieu privilégié de l'incompréhension.

S'il n'est pas authentique, il est nuisible : comme toutes les bonnes choses.

Les hommes se marient encore. Ce n'est guère plus qu'une habitude, c'est un peu moins qu'une résignation.

Une fois passée la période des aventures sentimentales et des campagnes sexuelles, le jeune homme décide de se marier.

Le plus tard possible.

Un jour, la décision s'impose.

Choisir une partenaire est laborieux et difficile. Il connaît trop les femmes. Et il cherche trop de choses chez une seule personne.

Finalement, il se rend.

La fille vient du même parcours. Généralement, elle est dans de meilleures conditions, car elle est plus jeune et, parfois, plus astucieuse.

La crainte de ne pas se marier est la seule règle morale qui résiste.

Même plusieurs parents n'en connaissent pas d'autres.

Avec cet enthousiasme prévisible, commence la période que l'on appelle fiançailles.

Aucun des deux n'a la moindre idée de ce que s'aimer signifie.

On additionne les instincts et on partage, plus ou moins équitablement, les égoïsmes. Et le temps dévoile petit à petit le vide que chacun cache.

C'est une découverte qui frôle la déception. Encore, souvent, c'est plus que ça.

Le pire est que chacun devient féroce en découvrant le vide de l'autre. Et il ne se rend pas compte que la même critique lui revient. Il découvre une situation qui est la sienne.

Accuser l'autre de toutes les responsabilités du malaise est un système confortable pour éviter les crises personnelles.
Et pour ne pas devenir adultes

*

Nous aimons les crises authentiques. Elle révèlent un développement. Sauf celles que l'on contrebande comme telles et qui ne sont qu'une irritation émotive, un malaise de modeste envergure et de contenu exigü. Ces coups de téléphone sont pathétiques et irritants. Non pas pour les petits drames qu'ils révèlent – il y a toute une littérature sur cela qui aide à en sourire - mais pour toute la dévastation qu'elles accusent. Entre temps, très rarement il est possible d'aller au fond du problème. Ils se limitent pour la plupart à une série d'accusations difficiles à vérifier. La cible est généralement l'autre personne, la seule qui en ce moment ne nous intéresse pas.

Il est difficile de faire surgir le doute que ce qui est peut-être en question est justement la capacité d'aimer.

On risque d'être accusé d'éluder le problème concret.

Les difficultés concernent le relationnel, l'intransigeance, l'insouciance, le manque d'attention, l'incompréhension.

Nous le savons bien.

Ce sont en effet les indicateurs qui révèlent l'urgence de tout recommencer depuis le début. Et ensemble.

Surtout si l'enthousiasme a déjà été rongé par les expériences précédentes.

Deux personnes approximatives jouant le rôle de personnes entières, bizarrement, ont plus de chance que celles qui ne s'en rendent pas compte.

*

Certaines personnes se marient quand même. Tant que le problème peut être évité, un compromis peut toujours être trouvé. Vivre ensemble

le fera exploser. Comme une échéance.

Même lorsqu'une rupture est évitée, la souffrance est quand même atteinte.

D'autres se quittent, mais sans avoir rien appris. Ils recommenceront avec les mêmes revendications et les mêmes réticences. Toujours plus pauvres et déçus.

L'amour est une chimère. C'est vrai.

Pour ceux qui n'ont pas atteint un certain niveau d'évolution humaine, le mot amour est déjà un abus.

Ces échecs nous brûlent amèrement.

Ce sont des hommes de notre âge et de notre temps. Beaucoup d'entre nous les connaissent de près. Ils étaient comme eux. Peut-être qu'ils n'ont pas encore changé, mais ils m'ont appris une autre pudeur dans leurs paroles.

Là où il n'y a pas d'amour, on ne parle pas d'amour. Cela ne change pas grand chose, du moins cela ne crée pas d'illusions.

Et laisse de l'espoir à l'amour.

*

La source de l'amour est lointaine ; c'est d'abord une signification de l'homme, de son importance, de sa valeur et de son caractère unique.

C'est ensuite un exercice de respect, de compréhension, d'aide, d'acceptation.

C'est un acte de foi.

Par la suite, on éprouve le besoin d'expulser de soi tout ce qui empêche ce nu mouvement vers l'autre.

C'est travail dur et ascétique.

Créer le vide de préjugés et de préférences.

Devenir pauvre en certitudes et riche en écoute.

Alors l'amour commence à devenir un service indiscriminé. Il nous place là où le besoin est le plus urgent, là où la douleur est la plus isolée.

Même quand on ne peut rien faire, c'est une façon de partager, d'être là.

Avec tout le poids de notre impuissance.

*

Les plus capables ou les plus audacieux s'engagent dans l'analyse de leurs responsabilités sociales et politiques intervenant dans ces situations. D'autres travaillent plus humblement, de l'intérieur, acceptant la pauvreté comme rédemption. Seulement à ce stade on peut s'aimer à deux, aimer sans s'enfermer. Sans devenir insuffisants l'un pour l'autre. Et seulement ici, l'amour devient découverte et émerveillement. Il reste une réserve de jeunesse. L'autre devient le lieu de rencontre de tous, sans prétentions, sans théaurisation et possessivité qui cache mal une personnalité non réalisée. Si la procréation requiert une maturité physiologique, on ne comprend pas pourquoi l'amour ne devrait pas exiger une maturité humaine.

*

Ces découvertes successives des latitudes de l'amour sont la trame secrète de notre conte. Et la force de nous tous, déterminés à le faire vivre. Ceux d'entre nous qui se sont mariés continuent de nous aider et semblent heureux. Ils ont compris qu'on ne peut pas que s'aimer à deux, qu'il faut aimer tout le monde. Un amour qui nous rend de nouvelles personnes. Comme le soleil.

*

L'ambiguïté de l'amour n'est que l'ambiguïté de notre attitude envers les autres. Lorsque les autres deviennent la partie la plus importante de nous, nous acquérons une vivacité inattendue. Et nous nous découvrons poètes dans les rencontres. Les relations révèlent en profondeur cette nouveauté que l'on recherche vainement dans le changement.

Nouveau ne veut pas dire différent, mais mieux compris et plus approfondi.

Chaque personne est unique. Et inépuisable.

Vous n'aimez pas un homme ou une femme si vous n'avez pas appris à aimer tout le monde, à lire dans le destin de chaque homme les traces d'une solidarité qui nous rend responsables les uns des autres. Pour toujours.

La vie est une condamnation ou une mission.

Nous avons choisi la mission.

Le miel et la lune

«Les premiers mois de mariage ont été splendides. L'accord parfait, la coexistence facile, l'union totale. Et puis, tout d'un coup, quelque chose s'est cassé. Maintenant, nous ne pouvons plus vivre ensemble.»

C'est presque devenu un refrain. Le refrain d'une chanson sans poésie. La chronique sans histoire d'un amour perdu. Une chronique incurablement identique. Ce n'est pas la monotonie qui nous fait du mal. Nous savons que les erreurs de l'homme ont peu d'imagination.

C'est l'absence d'analyse capable de retracer les présupposés lointains et les causes profondes.

Cela nous semble faire de la tragédie une douleur sans rédemption.

Une défaite et rien de plus.

Le refus de devenir adultes.

*

Si une tentative d'analyse émerge, elle est impitoyablement égoïste.

Ce sont les erreurs de l'autre camp qui sont poursuivies et condamnées.

Sans pitié.

Ou encore, seuls certains aspects de la mentalité dominante sont mis en cause. Sans s'en rendre compte qu'une mentalité ne se coupe pas en tranches comme le salami.

*

Certains résultats de la vie remettent en question les principes. Et, plus loin, ils dénoncent toute une mentalité.

Les erreurs de l'autre partie, même si elles sont réelles dans leur substance (les exagérations font partie du moment polémique), remontent aussi à une racine plus éloignée.

Elles sont la traduction subjective d'une identité impréparation à la vie.

Et c'est précisément ce manque de préparation qu'il fallait assumer et affronter de manière humble et décisive dans le chemin à deux. Ils auraient découvert ensemble le sens de l'amour, la beauté du sacrifice, la richesse du don.

Ils auraient grandi ensemble. L'un pour l'autre. Malgré leur fausse formation.

La rencontre conjugale est soit une découverte qui ne finit jamais, soit un échec.

Mais pour découvrir, il faut être ouvert à la recherche. Et croire que l'objet de cette recherche vaut notre effort.

Nous devons avoir une conception adéquate de l'homme.

Tout malentendu commence par l'attente de trouver chez les autres ce qui nous manque.

Tant que l'on reste sujet d'amour, il est difficile de se vacciner contre l'égoïsme sous-jacent..

Ce sont des convictions qu'il faudrait avoir avant de se marier.

On pourrait au moins espérer qu'on les découvre un plus tard.

Au contraire, l'expérience nous durcit et nous pousse à toujours chercher dans la même direction. D'un côté le juge, de l'autre le coupable.

Alors que d'un côté il y a l'égoïsme (des deux) et de l'autre côté l'amour (d'aucun).

*

La crise affecte avant tout le style de nos relations mutuelles. C'est là qu'il faut retrousser ses manches pour comprendre la décomposition de l'institution du mariage.

Mais il est interdit de remettre en question ce que l'opinion commune considère comme une réussite. Il y a le risque de déshabiller celui qui se croit habillé.

Il vaut donc mieux le malentendu que la recherche.

*

Nous ne savons pas quoi en faire du divorce. Tel qu'il proposé, il s'agit d'une évasion et non d'une solution.

Cela ne touche même pas la profondeur du problème. En fin de compte, il est lui aussi une solution bourgeoise.

Un calmant où il y a un besoin urgent d'une intervention chirurgicale radicale.

Les apparences sont conservées, mais le mal avance. Et il démolit.

On nous dit que les solutions politiques sont provisoires et réalistes.

L'argument semblerait valable.

Mais nous constatons que toute la dévastation de l'homme est le résultat de nombreuses solutions politiques, chacune en soi provisoire et réaliste.

Mais nous ne croyons pas à la bonne foi de ces solutions. Ni prises individuellement, ni encor moins pour la mentalité qu'elles sous-entendent et établissent.

En fait, il nous semble entrevoir un plan secret et précis de déshumanisation qui sert les intérêts de quelqu'un.

Alors notre pauvre couple, si seul dans la crise, est, en vérité, le lieu de rencontre de deux violences.

Celle de la mentalité des grands régisseurs et celle de leurs propres instincts libérés.

*

Nous on essaye de faire une proposition. Humble et discrète, très personnelle.

Une proposition qui les sépare de la propagande insouciant et victorieuse dans laquelle ils replongeront dès qu'ils raccrocheront le téléphone.

Et ils seront submergés.

Aucun des créateurs de la crise ne viendra à leur secours.

Ceux-ci leur suggéreront par contre des nouvelles évasions, des nouvelles banalités, des nouvelles trahisons. Et après les avoir éloignés de l'homme qu'ils auraient dû être, ils les abandonneront seuls et abattus.

Capable uniquement de se proposer et de proposer des distractions et des évasions.

Des distractions et des fuites qui ne sont qu'apparemment arbitraires.

En vérité, on devient des consommateurs qualifiés et irréductibles de ces futilités intelligentes préparées pour de telles situations.

La douleur au service du profit et du gain.

*

C'est une sorte de déterminisme social qui ne permet pas beaucoup d'alternatives. Chacun pourrait trouver l'alternative en lui-même

Dans le silence intérieur, où la fidélité à l'homme ne meurt pas. Mais celle-ci est la réalité que nous sommes le moins habitués à fréquenter.

Le commandement de l'exil commence très tôt. Et l'exil finit par devenir une patrie. Ce qui est surprenant c'est que personne ne s'en rende compte.

En fait, il nous semble entrevoir un effort généreux d'instrumentalisation ;

les partis pour obtenir le vote et les églises pour faire des adeptes. Tous les deux séduits par la force ambiguë des chiffres et du consensus.

Après tout, nous sommes dans un régime démocratique.

Le nombre au lieu de la vérité.

*

Nous pensons souvent, avec tristesse, à tant de mariages qui sont considérés comme un sacrement.

Qui sait s'ils sont tous aussi pour Dieu.

Il ne sert à rien de prendre au sérieux le genre d'informations que sont les cours pré-nuptiaux. On ne prépare pas un homme au mariage si on ne l'a pas préparé à la vie.

L'Église s'est trop préoccupée de l'homme-pour-le ciel, pour pouvoir, du coup, s'occuper de l'homme-pour-la-terre.

En conflit constant avec l'ensemble de l'économie de l'Incarnation.

Avant d'être un Mystère, il nous semble être un choix de réalisme sain.
Et une invitation à rencontrer l'homme là où il se trouve.

*

Ce qui est sûr, c'est que peu de ces couples s'adressent à un prêtre. Encore moins croient qu'un prêtre peut les aider.

Cela nous semble être un signe sérieux de divorce entre le prêtre et les bénéficiaires de son service.

La plupart du temps, ils se tournent vers un avocat. Et c'est la séparation légale.

Une institution juridique qui donne à chacun la conviction d'avoir raison. Et condamne tous les deux à une solitude pleine de colère et d'amertume.

Peut-être que la loi ne peut pas faire davantage.

Nous sommes naïfs, mais il nous semble que l'amour devrait suffire à résoudre les problèmes interpersonnels. Quand l'amour ne suffit pas, la loi lui donne un arrangement artificiel.

Et surtout pas convaincu.

La tragédie affecte également l'avenir lorsqu'il y a des enfants.

De nombreuses rhétoriques ont été faites à propos de ces «orphelins des vivants».

Mais il est difficile d'ignorer que ces enfants n'auront jamais une conception saine de l'amour.

L'environnement dans lequel ils grandissent ne connaît que haine et bagarres.

Ils deviendront des personnes idéales pour vivre dans une société fondée sur l'égoïsme.

Demain, ils feront de l'égoïsme une sorte d'idéal. Le drapeau classique de l'individu contre l'homme.

*

Considérés dans leurs relations humaines, nos deux époux apparaissent

sordides.

Il faut croire en l'amour pour construire l'amour.

Décus de la tentative la plus importante et la plus exigeante, ils portent les stigmates de cette déception à chaque rencontre.

Au nom de l'évasion et de l'affirmation.

Quel que soit le prix.

Le désir d'affirmation suggère une double attitude tactique dans les relations. La servilité opportuniste envers le supérieur et l'exploitation froide envers l'inférieur.

Mais il s'agit d'une leçon qui est enseignée bien plus tôt.

Et que l'on apprend vite.

La déception ne fait que la rendre plus amère.

Si nous étions pessimistes, nous penserions que le monde doit finir dans un grand éclat de rire : tout le monde ridiculisé.

Ceux qui mêmes aujourd'hui se frappent le ventre, en signe de satisfaction de courte vue.

*

Nous préférons mettre la main sur notre cœur, pas sur nos yeux. Et si nous nous frappons quelque chose, c'est uniquement notre poitrine.

En pénitence.

Nous sentons que nous avons tous des responsabilités inévitables.

Elles commencent dans les choix les plus modestes, les moins exigeants.

Ce sont ceux-là qui conditionnent les grands choix de vie.

*

Même à propos de l'accord matrimonial des premiers temps, il y aurait quelque chose à clarifier. Le jugement, tel qu'il est, pourrait être trompeur.

Il n'est pas vrai qu'il y ait eu un accord. Il n'y a eu que coïncidence. Une coïncidence qui a été une rencontre naturelle de nouveauté, de confort et de sécurité. Un sentiment soudain d'accommodement.

Ce pourrait être une pause qualifiée pour pousser la rencontre à devenir un accord.

La cohabitation met en crise les habitudes et la mentalité de l'individu. C'est une crise fructueuse.

L'accepter, signifie remuer tout le dépôt personnel pour le mettre en interaction

humaine avec l'autre. Une troisième chose en découle.

Seulement cela est famille.

À ce stade, les deux commencent à être mariés à se sentir engagés dans une situation qui les concerne et les intéresse en tant que couple.

Mais lorsque la coïncidence naturelle des premiers temps est consommée pour elle-même, elle devient la plus grande illusion du mariage.

On y fera référence dans les moments de déception, sans se rendre compte que le désastre a commencé justement là.

C'est un temps mythique qui a dévoré pour soi-même un répit et un abandon qui auraient dû être pour toujours.

*

Ici aussi, il faudrait repartir de zéro.

Repenser sérieusement au fait que l'homme total n'est pas un homme ou une femme, mais l'union des deux.

Les différences sont complémentaires.

C'est alors seulement que ces différences, même irréductibles, deviennent la richesse de l'unité.

Une nouvelle unité qui est une manière inédite de regarder la réalité, de la comprendre et de la guérir.

De cette façon, on vainc également la tentation d'une famille fermée. La tentation permanente des mariages réussis.

Et la famille est promue maison de l'homme, de chaque homme.

La rencontre exemplaire où l'amour est attention à l'autre, partage curatif de la douleur d'être des hommes. Cellule vivante du tissu humain,

si souffrant ailleurs.

La famille qui se veut spirituellement autarcique finit par être anémique.

*

Quelqu'un nous dira que, cette fois, le goût des contes de fées nous a trahis. Peut être. Mais nous on ne voit pas d'autre salut pour cet institut à la fois menacé et menaçant.

Si au moins là-bas l'amour n'est pas amour, il n'est pas possible qu'il puisse l'être ailleurs. En fait, il n'est pas le cas.

C'est pour cette seule raison que le monde est devenu inhospitalier pour l'homme.

L'homme est vraiment homme lorsqu'il veille sur sa propre humanité, la cultive et l'ouvre largement. Une proposition difficile à entendre.

Il existe des suggestions plus simples, même si plus décevantes.

*

Pour cette raison, chaque fois que nous raccrochons le téléphone sur une situation conjugale, nous nous sentons inutiles.

La discussion reste à mi-chemin, là où elle ne sert à personne.

Ceux au bout du fil auront-ils au moins compris que notre présence là, disponibles pour les autres, est une proposition plus riche que les mots ?

Un enfant pour personne

Nous sommes tous des enfants. Enfants d'une famille ordinaire, une parmi tant d'autres.

Chaque fois que des parents nous proposent, de leur point de vue, le problème de leurs enfants, nous sommes obligés de faire un profond examen de conscience.

Nous avons beaucoup appris de ces conversations. Surtout, la patience d'écouter un parent.

Une vertu que nous avons définitivement perdue.

Il nous semble également que nous ayons découvert certaines raisons cachées expliquant l'incompréhension largement répandue entre parents et enfants.

Cette incompréhension est bien plus qu'une normale différence entre générations. Elle est présente dans l'homme et dérive de ses mythes.

*

Les parents se tournent presque toujours vers nous lorsqu'il est trop tard. Pour eux et pour leurs enfants.

Et l'incompréhension est déjà devenu une rupture.

Certains voient leur dans leur fils leur seule affirmation.

L'adjectif le plus récurrent dans leurs conversations est mon fils.

Le terme fils est complètement secondaire, l'important est qu'il soit le mien.

D'autres, déjà suffisamment affirmés, voient dans leur fils un successeur assuré de leur fortune. Dans ce cas, le fils a avant tout un nom de famille et, dès le début, un destin.

Mais les enfants grandissent et révèlent la contradiction intime de ces sentiments.

Ces parents ne cherchent qu'eux-mêmes toujours et en tout cas.

Dès le début, l'enfant est soumis à un sentiment jaloux de possessivité ou de grandeur. Déjà marqué dans sa propre chair.

*

Un parent inadapté, mais docile et obéissant aux modes, ne sait pas recommencer depuis le début et place toutes ses attentes sur son fils.

Enfin quelque chose «à lui».

Il le protège et l'adore au point de s'auto-anéantir. Un anéantissement non pas du service, mais de rétablissement.

Une façon enfantine de recommencer depuis le début. Et il ne se rend pas compte que son fils est «un autre», différent de lui.

Il ne donnera à son fils qu'une vaine rébellion ou une obéissance docile.

Jamais une attitude critique saine.

D'un autre part, c'est une capacité qu'il ne possède pas et, en fin de compte, c'est la cause de son échec.

Les amitiés sont seulement tolérées : elles éloignent l'enfant de l'affection et de la présence familiale.

Les amis sont plus ou moins des voleurs.

Dans tous les cas, le temps passé loin de chez soi est du temps perdu.

Un jour, toujours trop tôt, «mon» enfant se rebelle. Et la rébellion a la violence d'une position immature et définitive.

Il prend son propre chemin, sans que personne ne lui ait appris à le suivre.

Seul et sans préparation, comme s'il était né à ce moment-là.

Le parent vit cette rébellion, préparée par lui-même dans les tons et les manières, comme une trahison.

*

C'est à ce moment-là que notre intervention entre en jeu.

Une intervention que l'on prétend magique et qui reste seulement prophétique.

Ce n'est pas le cas de s'étonner de ces adjectifs à contenu religieux.

Le sentiment religieux est très vivant chez l'homme d'aujourd'hui, mais

infailliblement lié aux expériences les plus récentes dans ce domaine.
Des expériences qui restent plus magiques que prophétiques.
Après tout, de nombreux prêtres se forment avant tout pour cela. Ils exploitent une facile déformation du sentiment religieux qui, promis à la rencontre avec Dieu, se retrouve trop souvent uniquement effrayé par le monde.

Notre intervention n'a pas des pouvoirs thaumaturgiques. Elle se veut une invitation à réfléchir sur des responsabilités lointaines. Au contraire, on nous demande plutôt de traquer les erreurs de comportement. De déclarer telle ou telle permission trop rigide ou condescendante.

Une sorte de chimie de la relation. Avec la référence constante, et à courte vue, à l'amour sous-jacent : «Il était tout pour moi».

C'est précisément cela qui pourrait être la cause de la rupture. Une sorte d'identification mortifiante qui lui enlevait l'espace vital.

Le fils s'en est allé au moment même où il a choisi la vie. Malheureusement en rupture envers ceux qui, après la lui avoir donnée, ne lui ont pas permis d'en profiter de manière personnelle et totale.

*

La possibilité d'une récupération sereine et intelligente est désormais fermée.

Le fils continuera à penser que pour vivre il faut faire souffrir les autres et que tout amour est une hypothèque.

Il verra l'amour comme un danger.

Le parent, déçu dans son dernier espoir, devient encore plus convaincu que la vie est une tragédie.

Que rien n'a de valeur.

Que même l'amour filial est une invention des poètes.

Un homme vaincu, mais pas convaincu.

Personne ne se demande si ce qu'il a donné et ce qu'il a reçu était véritablement de l'amour ou plutôt une face cachée d'égoïsme.

Jusqu'à ce que cela ne soit découvert, la douleur est inutile, tout comme

la joie serait solitaire.

Ce n'est précisément pas l'amour qui est mis en crise, mais bien son contraire.

*

L'évolution de la relation entre le fils et les parents affirmés connaît un développement différent, mais une issue identique : l'incompréhension. Certains pourraient nous accuser d'avoir un goût pour les cas extrêmes. Nous pouvons vous assurer que ce n'est pas un goût que nous aimons particulièrement.

Nous savons comment vivre la vie, mais nous ne voulons pas la vivre seuls, comme de sordides ermites égoïstes.

La vie se vit ensemble.

Et pour la vivre, il faut aider les autres à comprendre et à éliminer les obstacles. Après tout, toutes nos réflexions découlent d'innombrables situations qu'il nous a été permis de partager.

Même si elles sont peu connues, elles existent. Et si elles existent, c'est bien de les connaître.

Elles définissent mieux ce temps que nous croyons civil.

*

L'enfant de parents affirmés naît sans qu'on lui demande quoi que ce soit.

Pas même d'être la vraie joie de maman et papa.

Ils sont déjà suffisamment satisfaits de leur succès. L'enfant en fait partie de droit, pour autant qu'il ne gêne pas.

Jusqu'à un certain âge, il connaît plus les domestiques que ses parents.

Un berceau sur lequel ne veille pas le visage d'une mère, mais l'attention mercenaire d'une gouvernante.

Le mensuel, à la place de l'amour gratuit et charnel.

Une vie qui ignore, depuis le début, l'amour-sacrifice.

Même à l'école, le patronyme impose des choix de rang.

Pas des écoles publiques où tout arrive. Même le fils du portier. Mais les écoles privées, où le privilège coûte des sommes prohibitives et sélectionne les inscriptions. Déjà différents, alors qu'ils ne sauraient être que des égaux.

Les premiers choix scolaires révèlent la distance entre parents et enfant. En vérité, elle s'était créée bien avant cela.

Les choix scolaires ne sont pas faits en fonction des inclinaisons ou possibilités

du jeune, mais pour l'éclat qui peut dériver de la maîtrise plutôt que du diplôme. Contraint d'étudier des choses pour lesquelles il n'a aucune aptitude, cet inutile martyr de l'orgueil commence à accumuler une charge de rébellion sourde et grandissante. Jusqu'à ce qu'il se rende compte, qu'au fond il peut vivre même sans travail.

C'est une découverte cruciale.

*

Il est désormais totalement libre d'exprimer ses désirs avec l'abondance de moyens que son rang lui permet.

Et avec la connivence tacite des parents.

Même s'ils sont offensifs, lui peut se les permettre.

Tant pis pour les autres.

À bien voir, dans ces choix, même l'amour-propre n'y aurait sa place.

C'est presque de la pure idiotie.

Mais l'égoïsme possède des mécanismes de protection insoupçonnés.

*

Face à ces absurdités, nous nous sommes demandé s'il ne serait pas opportun de revoir complètement le droit des successions.

Il nous semble inconcevable une telle absurdité simplement parce qu'on peut compter sur un patrimoine. C'est un service épouvantable, même pour celui qui devrait en bénéficier.

Nous ne savons pas si cette proposition radicale rencontre des inconvé-

nients ; ou ces inconvénients redoutés ne sont-ils que des épouvantails pour ne rien changer.

Les absurdités du droit actuel des successions sont énormes et visibles.

*

Notre nom de famille se dirige désormais vers une vie complètement vide, quoique brillante.

Notre intervention est requise lorsque l'illustre descendant commence à partager des idées particulières de mode. Peut-être populistes. "Je n'ai jamais rien vu de pareil dans cette famille.»

Une situation bizarre se présente.

D'un côté, le jeune homme qui a une étrange capacité à vider ces idées de tout contenu. Et de l'autre le clan familial en agitation protectrice et défensive.

Un conflit entre deux confusions.

La confusion des parents, tels au nom du droit, mais pas dans les faits. Et celle du fils qui «conteste», sans savoir aimer.

Il s'agite, mais ne sait pas exactement contre qui et pour qui.

C'est juste une façon d'exprimer la vitalité animale.

*

Ou encore, l'affrontement se fait sur un coup de tête. La chose lui ressemble davantage, mais la conclusion est identique.

En fait, aucun lien profond ne lie l'enfant aux parents.

Après tout, la coexistence des égoïsmes est décidément impossible. Ce n'est qu'à un certain moment qu'on en prend conscience.

Et c'est la fin de quelque chose qui n'avait jamais commencé.

Les parents se sentent trahis et offensés.

Le fils réalise enfin qu'il est seul.

Plus encore, il est seul et présomptueux.

*

Ces deux situations se présentent parfois chevauchées.
C'est encore pire.
Une grande partie du malaise actuel trouve son origine dans ce contexte sombre.
Une grande partie du caractère insupportable de notre société trouve ses racines dans ces abdications.
Et dans ces rébellions.
Elles rongent les jeunes et les vieux, les réduisant à des personnalités aigries et égoïstes. Forcées de jouer le rôle de gens normaux.
C'est aussi pour cette raison qu'une véritable aide est presque impossible.
Le travail du parent est difficile.
Cela nécessite une présence discrète et exemplaire, une suggestion constante d'amour, à la fois fort et libre.
Cependant, il faudrait que dans la génération on seulement le corps, mais tout le cœur soit engagé.
Un cœur éduqué à l'amour qui donne et oublie.

Il n'est pas vrai que les jeunes veulent des parents frères.
Ils les veulent comme parents.
Une comparaison et une autorité dont apprendre l'amour et la miséricorde.
Un sens de la vie austère qui est participation et solidarité.
Il est vrai cependant que de nombreux parents ne savent pas accepter de l'être.
Et ils imitent leurs enfants, au point d'en devenir ridicules.
La diversité devient pathologique précisément lorsque l'on croit avoir atteint l'égalité.
Il peut être difficile de toujours accepter son propre rôle. Mais c'est la seule façon d'être utile.
La vie ne revient pas en arrière.

Accepter d'être de service.
Un service d'amour.
Nos propositions se heurtent à une mentalité désarmante.
On peut parler de joie, quand on parle moins de bonheur.
De service, quand le pouvoir n'est pas une maladie.
D'amour, quand on pense moins à soi.

*

Il nous semble que parents et enfants ne se connaissent pas parce que personne n'a rien à connaître.
Derrière ces termes, on cherche en vain une personne humaine qui puisse les remplir. Je suis une coquille vide.
Il faut retrouver le goût sincère de la recherche, avec la patience et l'humilité des différences.
Nous ne croyons qu'à cette solution.
Si la famille n'est pas une expérience d'amour, et dans le sens le plus complet, on cherchera en vain l'amour dans les relations humaines.
Nous pourrions même lutter pour le créer, mais le résultat sera une situation qui ne suffira pas à l'homme.
C'est à un autre amour que nous nous sentons appelés.

Lamentation pour une femme

Parmi les nombreux amis qui nous appellent, les femmes occupent une place considérable. En fait, elles sont plus que des hommes. En pourcentage et en gravité. Dans la société actuelle, les femmes constituent un gros problème. Un problème soigneusement préparé par l'éducation, qui la condamne au mariage ou à la solitude.

Il n'y a pas d'autre alternative.

Même l'égalité des sexes, si elle ne s'accompagne pas d'une formation à la différence des fonctions, est un mythe qui a un prix.

En public, on parle avec rhétorique d'égalité, et en privé on meurt de solitude.

Même jeu que toujours. Et comme toujours, la vie est en jeu.

Avant même que dans les pratiques sociales, les femmes occupent une place secondaire dans les mentalités. On ne voit pas pour elle un autre rôle que celui d'épouse.

Depuis l'usage de la raison, la jeune fille est entraînée à considérer le mariage comme une solution.

Elle le prépare dans ses rêves.

Elle le cultive dans les amitiés.

Elle le sélectionne dans les rencontres.

Elle l'antépose aux engagements.

Même lorsqu'elle parviendra à se marier, elle sera, souvent une épouse sans être une personne. Une obéissance qui la sépare d'elle-même.

Et qui la dispose à tous les compromis.

*

Un sombre sentiment d'inutilité la hante même lorsqu'elle est mère.

Certaines se rebellent. Mais la dureté de la rébellion la marque comme une faute originelle.

Elle défendra son rôle contre sa propre humanité.

Pire que les hommes.

Pour les autres, le drame est particulièrement grave, lorsque le mariage n'arrive pas. Les années passent, les amitiés se succèdent, mais la place reste toujours vide.

De plus en plus vide.

Les appels à la féminité se multiplient et les concessions à la mode se multiplient. Des concessions pathétiques et ridicules.

Un retour à l'adolescence, quand on n'y trouve plus ni la fraîcheur ni la grâce.

Tout cela pour que quelqu'un réalise qu'elles veulent se marier. Les hommes réalisent très bien qu'elles veulent tout juste se marier.

C'est pourquoi ils les exploitent et les fuient.

Ayant construit leur vie sur cette seule attente, elles n'ont ni le temps ni l'intérêt de se réaliser en tant que personnes.

Elles sont convaincues que seul le mariage arrivera à les réaliser, comme par magie. Les années les poussent en avant comme avec un vide infranchissable.

Une solitude maudite. Persécutées par la peur de rester «vieilles filles». Et elles l'étaient déjà à vingt ans.

*

On peut même ironiser sur ces existences erronées.

Et cela est fait de préférence par ceux à qui cette erreur d'évaluation et de perspective profite le plus.

Pour nous, c'est un autre moment impossible.

Une autre situation dans laquelle s'exprime la tristesse de nos mains vides.

Face à une éducation erronée et à un environnement qui en cultive les erreurs et les exploite, notre conversation est impuissante.

«Que puis-je faire ?»

«À qui dois-je donner ma vie ?»

«À qui consacrerai-je les années qui m'attendent ?»

Ce sont des questions qui frappent comme des pierres. Une réponse immédiate et décisive ne peut leur être apportée.

Il faudrait revenir aux origines.

Changer toute une échelle de valeurs et une hiérarchie des attentes.

Mais la conversation revient toujours à la solution dont on a rêvé toute sa vie. Inévitablement.

*

Pour nous, les femmes ont une grande place dans le monde.

Elles en sont sa douceur et sa tendresse.

Une présence qui est presque le lieu physique de l'amour.

Un amour quotidien et fidèle.

Attentif aux détails.

Une civilisation qui veut interpréter l'homme ne peut pas expulser la femme. Avant d'être épouse et mère d'un homme, elle est épouse et mère de la vie civile.

Peu importe qu'elle soit mariée ou pas.

Il suffit qu'elle soit une femme.

Avec tout son mystère d'accueil et de gestation.

Alors le mariage ne sera pas attendu comme la solution, mais comme l'une des possibilités de traduire sur le visage d'un homme une richesse qui le précède et le dépasse.

Une structure sociale dont les femmes sont exorcisées est une structure inhumaine. Une société qui ignore l'homme et idolâtre les principes.

Il nous semble que même l'Église soit inhumain car elle n'accorde pas une place adéquate aux femmes.

*

À bien regarder, le christianisme conserve dans sa tradition la plus belle figure de la femme : Marie, vierge et mère.

Ce sont deux valeurs que chaque femme ne peut pas manquer.

Elles demeurent les deux pôles autour desquels se construit la personnalité féminine. Une vierge non-mère est une égoïste, une vieille fille.

Une mère non vierge est un corps inhabité du mystère qui l'a choisie, en tant que collaboratrice de la vie.

Le miracle de Marie nous apparaît comme un signe et un prophétie.

C'est également pour cette raison que l'attitude de l'Église à l'égard des femmes ne nous semble pas convaincante.

Cette attitude, peu convaincante en soi, a eu un impact ambigu sur le rôle que la société attribue à la femme.

Le critère d'efficacité n'est jamais un critère humain. La femme est réduite à être à côté. Un débouché ou une diversion.

Ainsi, la société nous apparaît comme une grande église laïque qui agit sous la bannière de la loi et des abus.

De la force et de la compétition.

*

Nous aimerions proposer de laisser les femmes être des femmes, complètement.

Ouvertes à la fois au mariage avec un homme et au mariage avec le temps et l'espace. Disposées à être mères d'enfants, ou mères d'amour, d'attente et de patience.

Aucune ne se sentirait superflue, humiliée.

Elle sentirait d'être dans la vie la poésie et la fête, la bonté et l'espoir. Mais sommes-nous sûrs que cela soit possible ?

Peut-être qu'aucun d'entre vous n'a jamais eu une conversation avec une femme célibataire âgée de trente-cinq à cinquante ans.

Une conversation qui se met à l'écoute et qui n'essaie pas de plier une situation malheureuse à son propre égoïsme.

Sans chercher de trouver une issue à la femme mariée, coupable, la pauvre, d'être toujours la même. D'être, elle aussi, épouse et mère sans être femme.

Exactement ce qu'on l'a forcée d'être.

*

«La vie est mauvaise. Quand le matin j'ouvre la fenêtre sur le jour,
les heures n'ont déjà plus de sens.
«J'aimerais dormir et rêver. Une place pour moi aussi.
«Un temps propice pour mon cœur déserté.
«La possibilité d'être mère des choses, d'être l'épouse d'un service
«Une œuvre créative au service de la vie.
«Moi qui le porte dans mon ventre.
«Ensuite, les rues de tout le monde où les gens courent et s'ignorent.
«Pour vivre mieux, on tue la vie.
“Le mystère qui m'habite est un sourire que personne ne veut.
«Mon corps, peut-être.
«Mais vide, dans le soir.
«Mes caresses inutiles car seul exercice des mains.
«Et mes baisers qui s'arrêtent sur la bouche.
«Tout un mot dénué de sens.
«Si semblable à l'amour et si égal à son contraire.
«Tu ne veux pas que je sois une femme.
«Demain tu devras être différent. «Tu devras accepter les mains comme
un pont. Les yeux comme une promesse. Les affaires comme mission.
«À l'encontre de tout le monde.
«Tu t'en vas dans le soir apaisé et inquiet.
«Et il fait déjà nuit.
«Je reste, avec le souvenir de personne.
«Plus seule de toi, et plus amère.
«Avec tout mon fardeau de mystère que personne ne veut.
«Ma présence quand elle n'est pas un besoin est une nuisance.
«Je reste, avec la nette sensation de vide.
«Je suis l'eau qui lave et se salit.
“Toi l'anxiété qui ne trouve pas»

*

«Tous les jours ainsi, vers le week-end.
«La voiture nous emmène loin. Où le monde n'est pas différent d'ici.
«Les longs silences de nos corps qui se côtoient.
«Nous n'avons pas de mots pour décrire notre destin.
«Résigne-toi à vivre la peine heure par heure. Geste par geste.
«Comme tout le monde.
«Ta femme t'attend, en veillant sur l'enfant qui grandit à côté de vous.
«Elle attend le miracle de te trouver homme.
«Elle cultive l'espoir qu'un jour tu l'éduqueras à devenir une femme.
Un homme et une femme pour l'enfant qui est là.
«Mais qui suis-je pour toi ?
«Une évasion. Un peu de plaisir. Une diversion.
«Une vie absurde sans passé ni avenir.
«Les amis seront fiers de toi si la semaine prochaine ce sera une autre.
«Pauvre comme moi, et comme moi à la recherche désespérée d'amour.
«Instruments de ton orgueil et mesure de ta solitude démesurée.
«Je suis là, mais je ne sais pas pourquoi.
«Avec toi ou avec quelqu'un d'autre.
«Une compagnie animale.
«Un pur instinct de survie.
«Nous reviendrons demain, une journée hors du temps.
«Plus seuls, et plus vaincus.
«Déjà loin avant de se congédier.
«Puis le travail : pour toi la lutte, pour moi la résignation.
«Toi un instrument de punition, moi un sujet de désespoir.
«Et les années sans rédemption.

*

«J'ai un frère, il est marié. Il n'a pas de temps pour moi.
«Des petits-enfants précoces. La solitude les a réveillés très tôt à la vie.
«Maintenant, sans la sagesse illogique de l'enfance.
«Je me sens accepté, seulement si j'apporte quelque chose. Ils ne

veulent pas de moi, mais de mes choses.
« Comme tout le monde.

*

« Dans l'année, pointent les fêtes dévastées de la tradition chrétienne.
" Noël. Une journée organisée exprès pour démontrer ce que pourrait être la vie.
« Et comme hélas elle ne l'est pas.
« Peut-être que même Dieu a-t-il regretté d'avoir fait lever le monde.
« Tout est resté comme avant.
« Comme si une femme ne l'avait pas rencontré au puit de Sichem.
« Comme si une femme ne l'avait pas accueilli dans son ventre.
« Avant la terre, Dieu a habité une femme.
« Comme elle est triste cette Église d'hommes seuls.
" Pâques. Le jour de la vraie joie s'est résigné au tintement des cloches.
« Esprit et vérité vaincus par les schémas solitaires de la joie sur commande.
« Comme si la joie ne reposait pas sur la mort de Dieu et sur sa Résurrection.
« Personne ne le rejoint plus en Galilée où il nous précède.

*

« Et les vacances.
« Un retour à la terre. Mère, du moins elle, du bonheur et du repos.
« Pourvu que l'homme ne l'ait pas manipulée pour lui-même et pour son propre gain.
« Même les vacances, c'est fatigant.
« L'illusion d'un amour qui n'est que la rencontre de deux solitudes.
« Un amour sans lendemain

*

« Je suis une âme sans avenir. Je suis née pour donner la vie.
« Pour veiller sur elle, préparer l'avenir.
« Jour après jour, je vis en attendant le soir. Peut-être le dernier.
« Qui sait si au moins Dieu aura une place pour moi.
« Je voudrais un paradis où je pourrais être une femme. Où l'on peut rêver d'un avenir, en attendant avec le grand espoir de ceux qui attendent enfin quelque chose ou quelqu'un.
« Moi qui dans le temps a vécu uniquement des lambeaux de présent.
« L'illusion désespérée.
« La déception sans reprise.
« Vide d'attentes. Jamais mère des hommes et des choses.
« Qui sait, si la mort est vraiment une punition.
" Certes, la vie est une condamnation. »

*

Depuis longtemps cette lamentation nous déchire le cœur.
Calme et définitive. Irrémédiable.
Nous l'avons transcrite ainsi, telle qu'elle nous est dictée.
Chaque mot nous paraît une condamnation.
Nous savons que personne ne sentira personnellement responsable.
Mais nous sentons que cette douleur nous appartient.
Nous en sommes aussi en partie la cause.
Les responsabilités commencent avant.
De la joie différente avec laquelle les parents accueillent un garçon ou une fille. Acceptez que les femmes aient aussi leur propre place.
En tant que femmes.
Et avec le poids d'irrationalité et de mystère qu'elles portent.
Les aider à être elles-mêmes, avant de leur proposer un mariage.
Construire avec elles une vie moins efficiente, peut-être, mais plus humaine.
L'amour est toujours fécond.
Eh bien, il nous semble que justement cette intégration pourrait at-

teindre le cœur de notre société sans respect.
Et la révolutionner de l'intérieur, en lui donnant une inquiétude plus humaine.
Une attention plus aiguë à l'aujourd'hui.
Surtout, la sagesse de se tolérer ainsi les uns les autres, en partie hommes et en partie non.
En passe de le devenir de plus en plus.

Mais la vie ne veut pas mourir

Il est interdit de vieillir.
Plus qu'un ordre, c'est une logique.
Dans une société basée sur l'efficacité, les vieux sont un obstacle et un fardeau.
Une présence inconfortable et inutile. D'un côté ils nous rappellent la fin, de l'autre ils ne produisent pas.
Deux péchés sans pardon.
Et notre société, qui condamne pour bien moins cher, est carrément impitoyable envers les personnes âgées.
Les adolescents ont appris le jeu. Quiconque a plus de vingt ans est un imbécile.
La logique n'a peut-être pas grand-chose à voir avec cela, mais en tant que déduction, elle a sa foutue cohérence.
Les administrations municipales multiplient les efforts pour résoudre le problème des personnes âgées. Dans le meilleur des cas, elles parviennent à assurer leur survie.
Le reste ne relève pas de leur compétence.
En fait, cela touche à une croyance plus profonde dont elles ne seraient pas responsables si elles n'en étaient pas complices.

*

Une fois de plus, nous devenons les confidents d'une solitude incurable.
Il n'est pas facile de donner de l'amour à ceux tolérés d'être vivants.
C'est précisément cette tolérance qui les humilie.
Ils ont élevé leurs enfants aussi grands qu'ils le pouvaient.
Désormais, leurs enfants les fuient et les rejettent, sans pitié.
Au nom d'autres enfants et des nouveaux besoins de la vie.
Plus que les besoins de la vie, ce sont les prétentions qui ont changé.

Et les ambitions.
En parfaite obéissance au mythe du bien-être et de la suffisance. Un esclavage accepté pour être plus libre.
Le malentendu est implicite, mais évident.
L'inconfort est attribué au fait de ne pas «avoir» davantage. Un dévouement absolu à l'aliénation est ainsi assuré. De même que la fidélité au mythe est assurée.
Personne ne veut penser que l'inconfort dépend peut-être du fait d'être différent. Différent de ce que l'on devrait être. Ce qui est étrange est que nous ne réalisons pas que nous préparons le désastre de notre vieillesse. Mais cela, ce sera pour demain. Le mythe d'aujourd'hui est sauf.
De même que le profit à l'encontre de l'humanité.
Vivre importe peu, ce qui compte c'est gagner.

Nous avons dans nos mémoires une longue séquence d'histoires de personnes âgées avec nom, prénom et adresse.
Toutes comparables au bureau d'état civil.
Pas de panique : nous ne voulons pas vous les remettre.
En fin de compte, vous ne sauriez pas quoi en faire.
Un souci inutile.
Nous ne voulons pas frapper votre sensibilité, mais votre conscience.
Les larmes ne servent à personne.
C'est un nouveau style de relations qui nous intéresse.
Ce sont nos amis et nous ne voulons pas les trahir.
Nous sommes jaloux de leur douleur et respectueux de leur solitude.
Ils nous appellent souvent pour nous raconter les mêmes choses.
Ils sentent qu'en nous continuent leur paternité et leur maternité.
C'est un peu leur monde qui continue. Un monde qui nous fascine à bien des égards. Et nous sommes heureux d'y appartenir par droit d'amour et d'amitié.
Des conversations faites de rien.
Recommandations météorologiques et vestimentaires. À propos de notre repos et de nos soins. À présent nous nous connaissons par nos noms.

Nos rencontres gardent le parfum du parvis et du dimanche matin du village.
Au-delà de la couleur, il y a toute une dimension humaine qui fait du bien au cœur et qui lave le visage au jour.

*

Nous ne voulons même pas faire de beaux discours sur la sagesse des anciens.
C'est un cliché qui a souvent paralysé l'évolution.
La vie est présente. Elle est mouvement et mutation.
Ce n'est pas une raison pour exclure les personnes âgées. Surtout au nom de leur manque d'efficacité.
Dans la mesure où la vie change envers l'homme, le vieil homme doit trouver son véritable espace et sa mission la plus profonde.
Mais la vie change, nous semble-t-il, dans un sens anti-humain.
Et le vieil homme, qui est la réserve d'une humanité décantée, a de moins en moins de place et encore moins d'accueil.
Un fait qui, à lui seul, aurait le droit de plonger la société de consommation dans la crise.
La vieillesse est une période de méditation et de calme.
Elle ne se rend qu'aux espoirs qui en valent la peine. Les illusions saisonnières n'ont plus aucune prise.
Elle consomme peu.
Elle est irréductible aux modes.
"Mais alors, pourquoi ce vieux vit-il ?" Pourquoi s'attarde-il à voler notre air ?"
Les vieillards l'entendent et appellent à la mort.
Ce n'est pas seulement eux, c'est l'homme tout entier qui, avec eux, appelle la mort.
L'homme du soir et de la douleur. L'homme de la solitude et de l'abandon.
Le monde est inhospitalier non seulement pour les personnes âgées,

mais aussi pour l'homme en tant que tel.
Et la vie continue, de toute façon.
Un rythme biologique lent et fatal. Contre toute volonté d'en finir.
La lamentation des vieux est la lamentation de l'humanité. Et sa solitude
est le plus vaste paradigme de la solitude de chacun.
Le vieil homme souffre dans son propre corps d'une impossibilité plus
lointaine de vivre.

*

On dit que les personnes âgées sont marginalisées pour laisser place à la
vie.
C'est un mensonge.
La vraie vie n'a plus de place dans notre société.
Elles auraient au contraire la possibilité de suggérer plus d'humanité. En
souvenir de la fin.
Mais notre mauvaise conscience les éloigne de ces réjouissances sans
lendemain. Rien ni personne n'a la permission de rappeler la mort. Les
personnes âgées la rappellent par leur simple présence.
Il vaut donc mieux être loin, seuls.
Pourvu que notre illusion de naufragés continue.
Lorsque l'homme parvient à s'immuniser contre la pensée de la fin, il est
capable de toutes les atrocités.
Il a perdu le contact avec sa propre pitié. Il a épuisé les ressources de la
vie humaine.
Ce n'est qu'un orgueil insensé et une volonté de puissance idiote.
Le vieil homme est bien trop au delà de ces tentations.
Il les regarde, en sourit. Et souffre, impuissant.

*

La tristesse et la solitude du vieil homme sont la plus sûre condamnation
de nos absurdités.
Il vit déjà dans le lendemain.

Et il n'est d'aucune utilité pour personne.
Ce lendemain a commencé pour nous aussi. Mais l'illusion de la der-
nière lumière d'aujourd'hui nous rend encore plus impitoyables. Et plus
désespérément avides d'apparences.
Si quelqu'un pouvait regarder, de l'extérieur, notre monde, il le trouve-
rait, plus que mauvais, idiot.
Pendant ce temps, les vieux le subissent, de l'intérieur.
Avec une amère clarté.
Les années semblent plus longues que l'intérêt pour la vie.
Et la vie ne veut pas mourir.

*

Tant que le conjoint vit, ils préservent le bien de la communication. Une
communion de peines qui est, à sa manière, un exercice vital.
Ils regardent ensemble la table et les chaises désormais vides, vides de la
place de leurs enfants.

Ceux-ci sont partis un à un, volés par cette même vie que les parents leur
avaient donnée.
Qui sait pourquoi, dans cette vie, il n'y a plus de place pour les vieux. A
côté des petits-enfants.
Pour ne pas donner aux enfants l'image de l'existence décapitée du mo-
ment le plus riche et le plus fragile.
Ou encore, les enfants vivent désormais seuls et s'égarent dans un
monde d'étrangers. Une épopée gourmande de travail sans imagination.
De profit sans sourire. De bien-être sans joie.

*

De la grande maison, les vieux ont rapporté avec eux tous les souvenirs.
La poupée de la fille achetée un jour très loin, alors que son nom était
encore espoir. Un coup de toux, une inquiétude. Le fusil et le chapeau
de cowboy du fils.

Ils se souviennent, avec une égale tendresse, de cette joie lointaine.
 Choses de rien du tout, laissées là, en désordre, comme si elles attendaient encore quelqu'un. Une saison pleine de travail et d'espoir.
 Maintenant c'est le silence.
 La soirée les surprend, main dans la main, dans une tentative désespérée de compagnie.
 On leur dit : «Ça ne sert à rien que vous gardiez un si grand appartement».
 Ce n'est pas l'appartement qui les aigrit, mais la porte qui ne s'ouvre jamais. Sur aucun visage amical.
 Même pas sur le facteur.
 Le téléphone est silencieux.
 Même cette habitation est trop grande pour eux qui avaient accepté de partager leur cœur.
 La mort est un désir infini de rien.

*

Ou alors ils vivent dans un home. Un vaste arsenal d'espoirs déçus. Un local de stockage d'outils dont on n'a plus besoin.
 Chacun avec son propre passé, heureux ou lourd.
 Sans avenir.
 Lorsque l'un des deux meurt, la vie devient impossible pour l'autre.
 Souvent, il ne survit pas et se laisse mourir.
 Il n'y a pas que l'air qui fait vivre, c'est avant tout l'amour.
 On ne peut pas vivre seul avec l'atroce certitude que personne ne veut de toi.
 Un silence sombre et perdu.
 L'impossibilité matérielle de dire «bonjour» à quelqu'un.
 Le survivant retourne alors vers la maison de son fils pour une visite.
 Il n'y a pas de place pour lui.
 Il est juste superflu.
 Sa vie sera toujours de trop.

C'est tout naturellement qu'il apprend le chemin de notre conte de fées.
 Il en a besoin.
 Nous avons aussi besoin de lui :
 pour démystifier la vie.,
 pour apprendre la radicale relativité des choses.
 Notre conversation est celle d'hommes différents.
 Nous croyons encore au don gratuit.
 Même s'ils étaient coupables et qu'ils avaient préparé cette condition, ils nous enseignent la miséricorde et le pardon.
 Leur vie est désormais pure. C'est bon pour nous de respirer la pureté.
 Vivre l'authenticité dans un monde de masques.
 C'est comme boire le temps où il est pauvre et vrai.
 Il y en a juste assez pour ne pas donner d'illusions
 et pour se rendre compte que c'est un don de Dieu.

*

Même la conversation à propos de Dieu est difficile avec eux.
 Ceux qui y croient encore sont les plus chanceux. Mais c'est un Dieu vanté.
 Le dernier Dieu de l'homme.
 Une sorte d'abandon effrayant, d'humilité naturelle et un sentiment de miséricorde surhumaine les guident.
 Ils nous trouvent entièrement d'accord.
 Ils nous semblent tellement évangéliques.
 Une théologie enfin humble et habillée d'humanité.
 Libérée de la tentation ambiguë du déni et de l'orgueil.
 Chez ces hommes, la foi a trouvé une espérance qui ne ment pas. Et qui ne juge pas, mais attend.
 Ce sont les seuls professeurs de Dieu.
 Ce n'est pas pour rien que prêtre veut dire vieux.

*

Avec ceux qui ne croient pas en Dieu, les discussions ne sont pas faciles.
Ils sont peu nombreux, heureusement.
Il est difficile de réconcilier avec la vie ces hommes qui ont cru à la vie nue. Désormais, l'existence en tant que telle ne veut plus rien dire.
Seul notre pauvre exemple leur ouvre l'espérance.
Ils commencent à croire en l'amour. Une dimension totalement nouvelle pour eux.
Et ils finissent par croire en Dieu.
Peut-être que nous n'y croyons pas beaucoup, ou que nous y croyons d'une manière différente.
Mais il est agréable de se sentir comme des signes de Dieu et des témoins de Son amour.
Une expérience qui marque la vie et l'éclaire.
Leur retour nous apparaît comme un présage.
Lorsque l'homme aura accepté d'être tel et aura fait la paix avec ses propres limites, il recommencera à croire qu'il est un enfant de Dieu.

*

Cela nous semble être une voie vers les contradictions aiguës de notre époque.
Nous croyons plus aux faibles qu'aux forts.
Pour cette raison, nos amis les plus proches ce sont les vieux.
Ils nous semblent être le lieu où l'homme revient à la réalité et au mystère.
Ces conversations faites de rien, sont en vérité le moment de notre repos. Et de notre confession.
Cela ne nous dispense pas de leur chercher une place dans cette société.
Juste leur place. Et une possibilité d'aimer.
Même s'ils nous obligeront à revoir le mythe de la jeunesse et de la force.
Ce qui ne dure pas n'est pas authentique.
Et ce qui n'est pas authentique est illusoire.
Mieux vaut souffrir que de se faire des illusions.

Lorsque la société s'apercevra de l'existence des vieux, ce sera un nouveau jour.
L'homme renaîtra parmi les machines et l'ancienne condamnation de l'aliénation sera supprimée de notre civilisation.
Pendant ce temps, ils souffrent aussi pour nous.
Et ils préparent ce jour dans le martyre de leur solitude.
Ils sont l'avant-garde de notre avenir.
La vraie jeunesse du monde doit passer au travers de l'inutilité d'une vie ouverte à la mort.
Ouverte c'est-à-dire une vie différente.

Le corps est pauvre

Dans la représentation de l'homme que se donne la société moderne, la maladie a une place «de facto et non de jure».

L'homme de droit exclut pratiquement l'homme de fait. Avec un manque de réalisme impitoyable.

En fait, les chiffres des représentations prétentieuses s'additionnent de moins en moins.

Alors il suffit de les ignorer. Comme les autruches.

Malheureusement, ce n'est pas seulement la maladie qui est ignorée, mais surtout le malade.

Il est la démonstration inévitable de la faiblesse de l'homme. Une méditation saine sur les limites de la vie. Et sur sa fragilité intime. Accepter cette réalité reviendrait à coller l'hypothèque du relatif à nos réalisations.

Vivre la vie dans un sens plus humain.

Et plus provisoire.

Sentir que la douleur guette tout le monde. Et que personne n'a le droit de faire souffrir.

Personne et jamais.

Vivre ensemble devrait signifier une présence partagée.

Une amitié qui participe,
amour de sympathie.

Cela pourrait corriger le jet de nos aspirations. On parlerait moins de progrès et plus de civilisation. Mais le mythe de l'efficacité crée un esclavage qui ne pardonne pas.

Le malade non seulement ne produit pas, mais consomme.

Cela mine le concept de la force comme solution et la possibilité de se rendre à ce qui est meilleur.

*

Même cette philosophie qui insiste sur la maladie comme un «état» de l'homme n'est pas une conception convaincante.

En apparence plus humaine, elle reste substantiellement inhumaine.

L'homme est en bonne santé et malade,

il est fort et faible,

vivant et mort.

C'est seulement dans cette coexistence visible des contraires que la maladie sert à la santé, la faiblesse sert à la force, la mort sert à la vie.

Une fois que l'un de ces composants est éliminé, le problème devient plus simple, mais la solution sera inévitablement incorrecte.

Peu importe quel composant est exclu.

Seul le type d'erreur change.

La préférence pour un type d'erreur ou un autre dépend des amitiés, des enseignements, ou alors des réactions émotionnelles.

Là où l'homme est faible et où l'humanité est présente avec tout le poids de ses limites, chaque erreur manifeste sa propre folie tragique.

C'est le cas du malade.

*

Notre société ne peut physiquement pas tolérer le malade, elle l'isole.

Nous faisons ici référence à de véritables maladies. Pas à celles saisonnières, ou en tout cas temporaires, qui deviennent prétexte à manifester une addiction

et qui multiplient les obligations sociales.

Nous connaissons des gens qui, hospitalisés pour un rhume, risquent de tomber gravement malades en raison du nombre de visites. Les membres de la famille doivent être gardes solidaires pour éviter ce risque à l'auguste infirme.

Seuls les bouquets de fleurs et les cartes de vœux passent.

Ce sont des personnes importantes. Mieux vaut les adoucir dans un moment de faiblesse.

Ils pourraient être utiles demain.

Nous ne voudrions pas démystifier au-delà de ce qui est permis, et surtout au-delà de ce qui juste, ces manifestations de solidarité. Dans la mesure où elles sont solidaires, nous les comprenons humaines. Trop souvent, elles ne restent que des manifestations. Nous entrevoyons un exercice d'agrégation sordide. Surtout si l'on compare cette servilité intéressée à la solitude des malades qui ne serviront jamais à personne.

*

Ceux-ci se sentent affectés et abandonnés. Il est vrai que les institutions d'assistance se multiplient. C'est souvent une autre façon de les faire disparaître de votre vue. Nous connaissons des gens très généreux envers de telles institutions, mais qui n'ont jamais franchi le seuil de l'une d'entre elles. Après tout, ils paient pour éviter de rencontrer la souffrance. Elle est inconfortable et elle fait réfléchir. Tant que l'on ne rencontre que des personnes saines et efficaces, l'illusion est toujours possible, un combat entre égaux, alors que nous ne sommes qu'apparemment égaux. Mais au moins, on affronte quelqu'un qui se tient debout. Nous ne sommes pas assaillis par la honte d'avoir humilié l'humanité là où elle est la plus humaine. On le fait quand même, mais avec l'illusion d'avoir les mains propres. Personne ne nous crie que nous les avons toutes sales de sang fraternel.

*

Pour nous, les malades étaient une découverte. Peu d'entre nous les connaissaient. Moins nombreux encore les avaient fréquentés. Nous aussi, nous défendions notre sérénité sur la peau de la douleur des autres.

Même lorsque nous avons proposé la fable de Telefono Amico, nous n'y pensions pas. Ils sont tellement cachés et silencieux. Ils sont le cœur douloureux de cette société voluptueuse et inhumaine. Une réserve d'humanité et d'amour à laquelle nous faisons désormais recours pour pouvoir continuer à être différents. Beaucoup d'entre nous leur doivent la capacité de résister aux modes. Et ils y sont reconnaissants. Une amitié enfin libre et donc soustraite à la tentation facile de l'égoïsme. Parfois nous en amenons l'un ou l'autre avec nous le dimanche. Ce n'est pas confortable, mais c'est une vie plus large. Ils nous apprennent à apprécier les choses simples. Le goût des détails. Des choses que personne ne nous avait apprises. Et il nous semble vivre davantage. Surtout, ils nous aident à regarder à l'intérieur de l'homme. Lire, dans les replis de sa vie ivre et autoritaire, une faiblesse invincible qui fait de lui un frère. Et cela nous empêche de haïr. Même quand la haine semblerait nécessaire. Ce n'est pas une leçon idyllique. C'est un enseignement d'humanité masculine et robuste.

*

Il n'est pas toujours aussi simple. Souvent, l'homme est frappé après avoir cru aux mythes. C'est une tragédie. Les amis partent, un à un. Ils partent en étrangers. Ils suppriment le numéro de téléphone et l'adresse de l'agenda. Comme pour une personne décédée. Le prochain agenda portera un autre nom. Tant que le destin le laissera en bonne santé et digne d'intérêt. L'un est aussi bon que l'autre ; car personne ne vaut une amitié.

Le malheureux se retrouve seul, précisément au moment où il avait le plus besoin de compagnie.
Seul à mesurer le lit ou le fauteuil d'une chambre.

*

Dehors, la vie est celle de toujours. Personne ne s'est rendu compte qu'il n'était plus là.
L'homme est tellement sans importance.
Il est tellement secondaire par rapport au rythme moderne que ça reste une combinaison absurde, utile pour ne rien prendre au sérieux.
C'est-à-dire pour être toujours ailleurs.
Là où l'homme ne vit pas.
Le seul lien est le journal. Un lien anonyme et payé pour. Un instrument qui exalte la vie qui n'est pas. Cette même mentalité qui à présent le condamne.
La vie moderne regorge de choses qui servent uniquement lorsqu'on n'en a pas besoin.
Après tout, depuis longtemps les besoins ne sont plus authentiques.
Ils sont créés uniquement pour le succès et le profit.

*

C'est à ce moment-là que commence la rencontre avec nous.
Et avec notre conte de fées.
Il nous semble de plus en plus vrai, si l'homme le rencontre quand il est plus homme. et quand il est plus seul.
Il nous rencontre, nous dont il s'était moqué avec les amis. Nous à qui il avait fait quelques farces de brigade ennuyée. En nous appelant du bar du coin. En nous demandant une fille pour la soirée.
Maintenant que l'ennui a cédé la place à la douleur, il découvre que nous sommes de vrais amis.
Et il remonte avec nous la ligne de l'espoir.
Il se place à l'horizon de la vie. Le monde a besoin de lui.

Pour ne pas être une pauvre maison d'ombres.
C'est la seule fois où nous acceptons de perdre notre visage anonyme.
Nous allons lui rendre visite.
Et c'est presque une surprise.
L'étonnement d'hommes qui se rencontrent et se tendent la main juste pour vaincre la souffrance. Et la solitude.

*

Il nous semble que nous assistons à la plus ancienne civilisation du monde. Et la plus durable.
Nous devenons amis d'une amitié sobre et profonde. Respectueuse et en même temps confiante.
Seul le contact personnel rachète en nous le mystère de la douleur qui nous trouble et nous égare.
Si, en effet, le mystère de la douleur semble bien plus grand que nous, le sens et l'importance de l'homme souffrant nous paraissent si proches de nous et, en fin de compte, nôtres.
D'une part, il devient le témoin d'un temps plus humaine et plus vraie, d'autre part, il est le lieu où la relation devient communion.
La seule rencontre qui suffit à l'homme.

*

Malgré ces certitudes, la douleur continue de nous briser intérieurement.
Lorsqu'elle cesse d'être une parodie d'orgueil inconscient et un mystère qui nous trouble comme une absurdité, la douleur reste un visage amical sur lequel pèse une condamnation lointaine.
On ne sait pas pourquoi cela parvient à lui, ici et maintenant. Lui et pas nous.
Comme une sombre malédiction qui frappe au hasard.
Cela a le pouvoir d'alimenter pour beaucoup d'entre nous une crise que nous ne réussissons pas à résoudre.
Fréquenter ensemble la douleur et la vie semble être une insolence pour

les deux.
A ce niveau, la crise est réelle. Elle naît des choses.
Cependant, nous la considérons positive.
Et nous attendons la révélation d'un sens qui pour le moment nous échappe.
Pendant ce temps, notre amitié est d'être là,
dans une proximité des uns avec les autres, pleine de silence et d'écoute.
Parce que dans le malade habite un aspect plus profond de la vie.

*

Certains d'entre nous ont résolu le problème dans la Foi.
Ils savent que c'est un cadeau et un choix.
Ils restent discrets et respectueux.
Pour eux, la souffrance est une rédemption.
Le malade traduit, aujourd'hui, un martyr antique et sauveur.
Une vieille dette que l'homme s'obstine à ignorer
Christ a enseigné avec la parole, mais il a sauvé avec souffrance.
Le malade est un allié de cette douleur. Et il capitalise pour nous le don
d'un salut que la vie ne possède pas.
La souffrance devient le signe d'un amour insondable. Un amour sans
autre logique que celle du don et du sacrifice.
Le malade est la nouvelle incarnation de cet amour et de ce salut.
Une richesse qui est pour nous et pour l'histoire de nos jours.
Un lien souterrain de gratitude les unit à jamais aux malades. Et ils les
servent en remerciant. Ils déduisent et paient pour nous aussi.

*

Lorsque nous pouvons partager cette croyance, les malades ont le sentiment de retrouver leur place dans la vie :
leur utilité irremplaçable. Dans le contexte d'un mystère auquel la vie est vouée depuis le début.
Et cela reste la possibilité la plus riche d'une interprétation de l'existence.

Aimer pour tous, c'est souffrir pour tous.
Dans une perspective universelle.
La seule dimension qui, chez l'homme libre, suffit au cœur.

*

Même dans ces situations, nous n'avons pas des solutions communes.
Chacun suggère la sienne.
Afin que chaque proposition reste authentique.
Il nous semble cependant certain qu'un homme non réconcilié avec la souffrance ne se réconcilie non plus avec la vie. Et que la douleur est une leçon indispensable au vivre ensemble.
Les créateurs de toute souffrance sont des alliés du mal, contre l'homme

*

À ce stade, nous ne comprenons pas la mentalité moderne.
Elle est fausse et agressive.
Plus que lutter contre la souffrance, elle est en lutte contre celui qui souffre.
Un combat discret, mais continu. Et inhumain.
Une sorte d'évasion impossible vers une mesure que la vie ne connaît pas.
Nous aimerions suggérer l'amour et la gratitude envers les malades.
Nous estimons que cette suggestion est inutile.
Dans l'état actuel des choses, elle ne sert à personne.

*

Le malade est la partie la plus tendre de l'homme.
Mais si vous n'aimez pas l'homme, on ne peut pas vous pas suggérer d'aimer une quelconque partie de lui.
Le tragique est que l'absence d'amour dans ce cas est plus ouvertement criminelle.

Même dans cette attitude, il y a un côté absurde. Nous aussi, un jour, nous serons malades.

Rares sont ceux qui réalisent qu'ils préparent leur propre solitude.

Alors, partant de ce simple constat, nous voudrions proposer d'accepter les malades.

Ce n'est pas grand-chose.

Nous sommes convaincus que la simple acceptation finira par imposer une méditation plus intime et plus vraie.

Le déni apparent de la vie finira par profiter à la vie.

Comme toujours.

Nous avons un peu d'expérience dans ce domaine.

Et nous vous l'assurons.

Arrêtez le monde, je veux descendre

La nature a sa propre justice sévère. Une sorte de fidélité inébranlable à la vie.

Un austère mécanisme de sauvegarde.

L'homme est perfectible.

Face aux difficultés naturelles, il crée et il avance.

Mais face aux difficultés artificielles, il se réduit et se replie.

Les difficultés que la société moderne présente à l'homme sont souvent artificielles. Elles découlent d'un mode de vie particulier. Du dogme de considérer les relations en termes de profit.

Les premières forces qui cèdent sont les forces psychiques. Un euphémisme que la science utilise pour éviter d'avouer son ignorance.

Autrefois les gens mouraient de «rien». Or, on devient fou à cause d'une perturbation des "forces psychiques".

Les malades mentaux sont aujourd'hui nombreux.

Trop pour que ce soit une pure coïncidence.

Il y a ceux qui mettent cela sur le compte que l'humanité doit payer pour croître.

Pour passer d'une civilisation agricole-pastorale à une civilisation technologique,

il y a peut-être du vrai.

Il nous semble cependant que c'est trop souvent un prix payé à rien et à personne.

La technologie n'a que très peu à voir ici.

*

De notre expérience, il ressort que la maladie mentale est souvent le prix à payer au type de relation humaine établie.

Une relation qui soutient la force comme méthode, le je-m'en-foutisme

comme contenu et le gain comme résultat.

Un prix qui est payé aux mythes,
surtout, à la méchanceté.

Beaucoup succombent sous le poids d'avoir atterri dans un monde d'ennemis.

Accepter cette inimitié inhospitalière qui les précède signifie fermer pour toujours l'attention sur les problèmes fondamentaux.

C'est la guerre.

Et comme dans toute guerre, on n'a pas le temps de chicaner. Ni de cultiver sa propre croissance humaine. La nécessité d'une telle croissance reste au cœur. Et elle exprime ses prétentions comme une vie secrète, en conflit ouvert avec la vie apparente. L'individu est ouvert, ainsi, sur deux fronts. Il ne pourra plus rester seul car la solitude le conduira à une prise de conscience insoutenable.

Tant que le combat contre l'autre est exigeant, le combat intérieur ne peut se faire sentir. Il continue ses tensions, en secret. Et ça se corrode.

La personne se présente comme telle et est, en réalité, déjà cassée.

Obéissante au commandement de l'exil d'elle-même qui lui a été livré.

Petit à petit, cette commande devient un besoin.

C'est un homme de guerre publique, féroce et n'excluant de coups.

La guerre la plus mondiale que l'histoire ait racontée.

La pitié ne peut atteindre ces hommes trop éloignés de leur humanité.

Et ils s'en défendent. Comme s'il s'agissait d'une maladie.

Une sorte de cancer social, présenté comme une introduction au bien-être.

*

Chez les hommes qui ne peuvent pas devenir des bêtes, un jour, toutes ces tensions souterraines explosent.

Par effort ou par résignation.

Quelque chose se brise à l'intérieur.

A partir de ce moment, le conflit interne prime.

Peur, obsessions, remords, angoisses.

Une série de limites humaines qui, acceptées tout au long de la vie, la rendraient tolérante et fraternelle. Intégrées dans n'importe quelle relation, elles la rendraient douce et discrète. Traduites dans la personnalité totale, elles la constitueraient comme accessible et pleine de compréhension envers les autres.

Ces autres, eux aussi habités par les mêmes limites et la même peine.

En vivant ces limites tout seuls, après les avoir exorcisés comme sous-humains, elles prennent à la gorge. Comme des pillards.

On connaît les cauchemars de ces hommes et de ces moments.

Quand la peur est Peur, l'obsession est Obsession, le remords est Remords, l'anxiété est Anxiété.

Un cri qui vient des profondeurs, qui fige et paralyse toute activité.

Une inquiétude qui n'est plus recherche, mais condamnation.

Le désir et la peur d'être seul.

La terrible réalité des choses qui nous arrivent sous les formes les plus absurdes. Un jugement de mort que le monde entier prononce contre eux. Ce n'est pas la mort qui fait peur, c'est la vie après.

Comme une torture qui ne peut en finir.

Il ne reste que le lit, ils s'y blottissent comme dans le ventre d'une mère.

Une sorte de retour aux origines. Pour nous rappeler que chaque relation doit poursuivre l'attention aimante de la gestation.

Et que les hommes n'ont que le devoir d'être frères et pères de chaque homme.

Une vie que mutuellement on protège. Comme une famille, où les fortunes et les malheurs sont communs. La solidarité n'est pas un luxe, elle est une nécessité.

*

Dans ces cas-là, non seulement nos paroles, mais même notre écoute sont inutiles.

Il nous semble qu'il s'agit d'une grande page sur laquelle quelqu'un écrit: «Vous aussi, vous êtes coupables».

*

D'autres portent cette malédiction avec eux depuis la famille.
Des relations trop mauvaises alors qu'elles devraient être spontanées et sereines.
Pour donner de la sérénité, il faut l'avoir.
Il faut avoir des parents qui ne soient pas complètement ruinés par la guerre.
Les enfants, avant le bien-être, ont besoin d'humanité.
On ne peut pas être arides, calculateurs en affaires et tendres dans la relation familiale.
Il s'agit d'un malentendu qui tient peut-être rationnellement, mais pas au niveau émotionnel. Et c'est bien sur ce plan que l'enfant éprouve la présence de ses parents. L'enfant n'a pas besoin de «quelque chose», il a besoin de «quelqu'un».
Il a besoin que les premiers rapports soient vrais.
Il a besoin de lire sur les premiers visages qu'il rencontre une humanité accueillante. Et la possibilité d'une coexistence au service des difficultés communes de la vie. Demain, il gardera ce souvenir pour toujours et sera un instrument d'amour.

*

Lorsque les parents ne prêtent pas attention à cette vision et s'y opposent, l'enfant refuse de naître à la conscience.
Il refuse de naître dans un monde qu'il perçoit comme inhabitable.
Il est dans le monde uniquement dans la dimension biologique.
La croissance détermine un déséquilibre toujours grandissant entre la stature physique et la stature psychologique.
À ce stade, toute sollicitation psychiatrique ne parvient pas à faire franchir la frontière de la conscience qui coïncide avec un absurde instinct de conservation au niveau de la survie minimale.

*

D'autres s'effondrent sous le poids de la violence.
Notre société multiplie les stimuli pour capturer l'attention.
La seule défense est l'indifférence qui s'organise et ignore.
Pour pouvoir susciter l'intérêt, il faut donc augmenter l'intensité des stimuli. Avec un engagement en faveur de la recherche psychologique, digne d'une meilleure cause.
La science au service de la violence.
À la limite de la résistance humaine. Quiconque reste en dessous de cette limite est une personne condamnée.
Le décompte des condamnés ne se fait pas dans les hôpitaux psychiatriques.
Le progrès ne sauve que les forts et les indifférents.
Une sorte d'aristocratie de force et de l'inhumanité.
Le monde est de plus en plus à la merci de cette triste situation aristocratique.
Au dessous, marche une population inquiète de paraître identique.
Contre une saine acceptation de son identité.

*

Toute violence y conduit tôt ou tard.
Même celles dites religieuses.
Le lieu des manies religieuses nous semble le lieu d'un malentendu indéchiffrable. Une religion en compétition avec les objets de consommation.
Comme du dentifrice.
Certains prêtres s'adonnent à l'apostolat comme s'il s'agissait de propagande. Il semble que leur objectif soit de vendre davantage le Christ.
Et naturellement, ils croient avoir le monopole du Christ.
À ce stade, leurs certitudes dogmatiques se sont déjà transformées en violence. Ils ne sont plus accompagnés par «la crainte et le tremble-

ment» de traiter non seulement le mystère de Dieu, mais aussi le mystère de l'homme.

Et, en cette période de tant d'insécurité, le pur amour de Dieu se transforme en persécution de Dieu.

Nous avouons que nous comprenons moins ces violences que le péché du monde.

Les jeunes d'aujourd'hui ont leurs propres évidences impitoyables. Et nous pouvons, au fond, les comprendre.

Mais si vous conduisez également Dieu à devenir une maladie, cela semble être le blasphème ultime.

Surtout la dernière trahison envers l'être humain qui reste cependant fils de Dieu.

*

La mention de la violence conduit à peu de respect pour la personne.

Et trop d'amour pour l'argent.

Personne, autant que le malades mental, ne nous semble condamner cette mentalité dans sa propre vie. Malheureusement, c'est une sentence sans audience.

Ainsi, le génocide psychologique continue.

C'est bien que les spécialisations psychiatriques se multiplient. Mais il vaudrait mieux revoir les mythes pour que la maladie mentale ne devienne pas inévitable

*

En effet, une civilisation qui produit autant de malades mentaux est une civilisation qui devrait s'arrêter. S'arrêter et réfléchir.

Quelque chose ne fonctionne pas,
ne tient pas l'homme en compte
et le tue sans se salir les mains.

Si l'homme ne peut tolérer la violence et l'aliénation de nos mythes, il est urgent de les abandonner.

Ils sont inhumains.

Revenons à une vie plus impliquée : le fort au service du faible, sans plier ce dernier aux ambitions de privilège et de protection.

La vie est un mystère de force et de faiblesse.

Accepter la peur qui ouvre la voie à un espoir plus lointain. C'est la limite qui fait allusion à une perfection plus lointaine.

On gagnera moins, mais on vivra plus longtemps.

*

Nous reprenons ici notre fonction prophétique, si compromise par ces situations pour nous insolubles.

On nous reproche en effet de ne pas savoir soigner les malades mentaux.

Notre manque de préparation dans ce domaine est abyssal.

Cependant, nous aimerions que la pierre soit jetée par ceux qui sont sans péché.

Nous en sortirions indemnes.

Cela n'est pas consolant. Cela nous permet cependant de continuer à exprimer un type d'amour générique, mais profondément humain : un amour d'homme de la rue.

Avec une saveur de participation tendre, qui vaut plus que toutes les présomptions. Même les plus spécialisées.

Surtout, cela nous pousse à approfondir les raisons de tant de ravages.

À essayer d'éliminer les obstacles et les causes. En séparant sa propre responsabilité d'homme vivant de l'agression constante envers la santé physique et mentale et dénoncer les compromis et les mythologies complexes dont l'homme sort frustré et dissocié.

Cela nous semble être une prise de conscience valable pour restituer à l'homme une saine hiérarchie de besoins et d'attentes. Un amour qui ne condamne pas les faibles et ne les oblige pas à faire un pas qui les détruit. Les faibles sont des millions.

Et ce sont des humains.

Chacun avec sa propre histoire et sa propre signification, unique.

Toute notre histoire ne vaut pas l'un d'eux.
L'apparence en sort vaincue. Mais l'homme est sauvé.
Une zone secrète de joie et de douleur est sauvée.
Dieu ne crée pas de groupes. Il crée simplement des personnes.
Et il ne se répète jamais.

Le ciel aux pauvres

Les pauvres n'ont pas de téléphone.
Un jeton de quarante-cinq lires constitue souvent leur budget quotidien. Juste assez pour survivre.
Nous devrions donc être absous de leur mécontentement et de leur connaissance. Au moins assez pour en parler avec compétence. C'est aussi pourquoi nous avons laissé leurs souffrances pour la fin.
Il y a des pauvretés que nous connaissons mieux et qui nous persécutent chaque jour. Nous avons tenté de remonter à leur genèse. De découvrir leur relation étroite avec les mythes de force et d'efficacité. De les renvoyer à une mentalité que nous qualifions triomphalement de moderne.

*

Les pauvres, en revanche, constituent une réalité plus ancienne.
Une résignation plus lointaine.
Même lorsque la littérature s'en approprie, c'est pour les exploiter.
C'est pourquoi nous nous efforçons d'être particulièrement sobres.
Les pauvres ne nous appellent pas. Ils viennent nous rendre visite, timides et confiants.
Ils semblent être les citoyens préférés de notre conte de fées.
Ils viennent et campent là, avec nous sans rien dire.
Ils veulent juste une heure de chaleur et un morceau pour apaiser la faim.
Et quelqu'un qui ne les offense pas.
Leur silence est une réalité qui nous fascine.
Ils mangent avec nous. Avec ceux d'entre nous qui se trouvent à ce moment-là.
Et ils reprennent le chemin vers leur pays, leur civilisation sans divisions.
Ils nous apparaissent comme les citoyens d'une humanité plus libre et plus vraie.

*

Ce n'est pas de la poésie. Dans une société où le moteur de la croissance est l'invention du besoin, ces témoins de la réduction des besoins ont un rôle irremplaçable. Ce sont des missionnaires.

Ce n'est pas une raison pour en faire des réserves, une nouvelle curiosité bourgeoise.

C'est plutôt une raison pour les accepter avec amour, presque avec gratitude.

Ce sont les prophètes d'une autre humanité.

La liberté qui défie l'esclavage des modes et du bien-être. Et qui paie aussi pour nous un tribut de souffrance et de martyr.

*

Il existe cependant une autre pauvreté amère et maudite. La pauvreté des familles où le travail ne suffit pas et où il manque.

Cette pauvreté nous accuse et nous décourage. Nos pauvres collectes ne servent qu'à donner des illusions.

Quand nous revenons de ce genre de maisons, nous sommes sans mots. Les mains de ces enfants scrutent notre égoïsme avec une sévérité excessive. Ils resteront dans nos vies comme une inquiétude qui ne s'apaise pas.

*

Ils commencent alors à fréquenter les associations caritatives créées pour eux,

mais dont ils ignorent le chemin et, heureusement, la bureaucratie.

Il y a toujours une subtilité dans la loi qui fait qu'ils ne peuvent pas intervenir.

La faim n'est pas subtile.

Elle est là tous les jours et, avec le froid, elle forme une couronne d'épines autour du visage voluptueux de notre ville.

Celui qui a du cœur ne peut s'empêcher de ressentir le mal que cela fait. Alors il faut dire que le cœur est depuis longtemps expulsé. C'est la seule raison pour laquelle nos villes sont ce qu'elles sont. Un désert de pierre. C'est le seul cas dans lequel nous n'acceptons pas notre impuissance. Et nous continuons à harceler.

Quelqu'un nous aide pour se débarrasser de nous. Une aide négligeable, égale au pourboire qu'il donne au mécanicien pour sa voiture construite sur mesure. Quand la vanité vaut plus que la vie.

D'autres ont toujours un engagement urgent.

L'urgence du superflu contre la fatalité du nécessaire.

*

C'est avec une extrême pudeur que nous révélons ces découvertes.

La pudeur de ceux qui ne veulent pas croire à l'insensibilité des hommes. Et à leur myopie impitoyable.

Nous ne voulons pas croire que l'homme est mauvais.

La pudeur nous empêche d'illustrer nos découvertes. Nous les gardons pour nous, parce que la vie ne nous permet pas de voir l'abondance offenser la pauvreté. Et se taire.

Pour que l'estomac ne devienne pas plus une fonction digestive que la maison du cœur.

*

Ce que nous avons vu et subi nous garantit que nous n'exagérons pas.

Il existe une pauvreté qui ne rachète pas et ne libère pas.

C'est une malédiction et c'est tout.

Mais cette fois, la malédiction est aussi pour nous qui la permettons.

Quand la foule eut faim, le Christ multiplia le pain. Seule la pauvreté acceptée pour multiplier le pain est béatitude.

Parce qu'elle est liberté et amour. Invoquer les Béatitudes pour s'absoudre de cette obligation est une offense au besoin et à l'Évangile.

*

Il nous semble que de ce besoin naît une rébellion primordiale et destructrice. Contre tout.

Elle nous traverse avec une violence que nous tolérons mal.

Nous estimons que nous avons le devoir de le traduire dans le discours humain, en paroles acceptables. En dehors de l'action partisane qui propose forcément un jeu entre puissants.

Seul notre égoïsme est accusé.

*

S'il y avait davantage de personnes confrontées à ces problèmes, nos villes seraient moins vides et moins solitaires.

C'est une proposition qui laisse la pudeur des choses vues et permet de s'adresser à chacun au nom d'hommes frères.

Sans anathèmes et sans indulgences.

Libres et compréhensifs.

La souffrance du monde est un mystère décourageant. Elle habite la vie et la plie.

Il y en a cependant beaucoup que nous pourrions éliminer.

La vie deviendrait plus humaine. Et cela nous mettrait tous face à de réelles limites, dans une recherche à partager dans l'anxiété et dans les résultats.

Humbles et vigilants face à la douleur qui nous appartient en tant qu'hommes et non en tant qu'inférieurs.

Toi aussi tu es un enfant de Dieu et tu ne le sais pas.

Lettre aux puissants

Nous ne savons pas qui vous êtes. Quelqu'un ou quelque chose.

Ni où vous habitez. Un énorme dispositif de précaution et de sécurité vous défend.

Et cela vous sépare de nous, hommes normaux et donc dangereux.

Nous désespérons de pouvoir vous joindre. Peut-être à cause des limites de nos paroles, mais bien plus à cause du durcissement de votre volonté de comprendre.

C'est une croyance qui nous paralyse. Et qui nous choque.

Quand on perd confiance dans les mots, l'espoir passe aux armes et à la haine.

Deux réalités auxquelles nous ne croyons pas.

*

Et alors, on ne peut pas se taire.

L'inventaire des souffrances que nous avons proposé, rapide et approximatif, nous oblige à réessayer. Comme le sang d'Abel qui remplit de sa plainte l'histoire de votre puissance.

Les rendez-vous téléphoniques, que vous nous avez accordés, garantissent que c'est aussi de l'arrogance à votre rencontre.

Nous ne voulons pas vous donner un nom ou un rôle.

Des propos déjà usés par la propagande.

Puissant est celui qui peut contrôler autrui de quelque manière que ce soit. Même si d'autres peuvent disposer de lui.

Un cercle vicieux (surtout au sens moral) soutenu par la peur, la violence et le chantage qui font de vous à la fois des opprimés et des oppresseurs.

*

Après tout, en tant qu'hommes, vous êtes les plus malheureux.

Eh bien, nous aimerions rencontrer votre malheur secret. Cette dernière similitude avec nous, hommes de la rue.

Nous vous parlons au nom de votre mort, de votre insécurité, de votre précarité.

Et nous vous demandons candidement «pourquoi».

Pourquoi avez-vous peur de l'homme ?

Est-elle une vraie peur, à moins que ce ne soit de la malveillance.

Et on le comprendrait encore moins.

Nous pourrions multiplier les questions pour vous. Pas nous, mais la douleur qui nous frappe chaque jour.

Ce n'est plus une parole. C'est presque un cri de révolte.

*

Ne pensez pas à la force qui vous soutient et vous sépare.

La force est un support aléatoire. Elle n'obéit pas toujours aux modes.

Et elle vous laisse seuls. En guerre contre l'homme.

Il nous semble comprendre que toute puissance est un abus de pouvoir et que la conscience de l'homme le tolère de moins en moins.

Nous ne croyons pas à la violence, mais nous savons que pour beaucoup, elle constitue la dernière alternative à votre dictature.

Une alternative qui ne prépare pas encore l'avènement de l'homme en qui nous croyons.

La violence est la loi de la haine.

Mais est-ce la vôtre ?

Pourquoi vous ne vous rebellez pas ?

Pourquoi continuez-vous à manipuler nos vies dans les coulisses de votre politique ? Vous qui êtes à la fois ministres et destinataires de la peur. Nous pensons avec amertume à votre solitude. Une solitude inhospitalière et maudite.

Quiconque vous approche ne demande que des faveurs. Ces faveurs qui lui appartiennent de droit naturel, en tant qu'homme.

Et il vous déteste même quand il les reçoit.

*

Vous aurez peut-être la possibilité de briser ce style de relation inhumain.

Personne n'a besoin d'aumône. Elle est offensive pour vous et pour les autres.

Nous avons juste besoin de nous sentir solidaires dans une vie déjà difficile à vivre en raison de ses contradictions internes. Celles-ci vous appartiennent aussi, dans la mesure où la vie et la mort vous appartiennent. Nous vous invitons à nous rencontrer enfin avec le cœur.

traversé par le sens des limites et du relatif.

Nous vous invitons à un amour qui vous fait sentir égaux même si vous avez plus de chance.

Alors vous aurez discrétion de votre fortune et de vos possibilités.

Vous essaieriez de vous les faire pardonner, en les transformant en richesse pour tous.

*

Nous seuls pouvons effacer les remords qui condamnent vos nuits et vos jours sans soleil et vous donner la joie de vivre ensemble et de participer.

*

Nous suivons vos croisades de bonté avec une amère surprise lorsque les journaux présentent un cas désespéré à la conscience publique.

Quelques-uns par an.

Cela vous permet d'intervenir, encore une fois avec ostentation, avec le goût de l'aumône.

Une autre chance de prouver que vous êtes puissant et magnanimes dans une situation que vous contribuez chaque jour à rendre tragique.

Nous vivons des tragédies similaires toutes les heures, jouées en silence.

Et nous ne savons pas vers qui nous tourner.

Les portes de votre bonté sont fermées. Et vous êtes trop occupés.

Nous avons toujours peur de vous déranger. Et en fait, nous n'arrivons jamais à vous contacter.
Même si un homme meurt.

*

Nous ne savons pas si vous croyez en Dieu.
Certains d'entre vous devraient même le représenter.
Ici aussi, on ne sait pas quel Dieu est représenté.
Le Christ de l'Évangile était très différent.
Et c'est la seule fois où Dieu était un concitoyen des hommes.
La façon dont il nous a traités nous semble sans équivoque.
«Il s'est vidé de lui-même et a endossé le rôle de serviteur».
Les mots n'ont qu'un seul sens.
Il a enseigné que le pouvoir est un service.
Nous ne nous attendons pas à ce que vous soyez héroïques. Nous voulons seulement vous voir solidaires et compatissants.
Cette com-passion donnerait à votre pouvoir, en attendant que ça change, la possibilité d'être toléré.

*

Le pouvoir devrait simplement signifier «être capable d'aimer davantage».
Écoutez votre cœur, il est plus qu'une loi.
Nous continuerons d'être les témoins de la souffrance et les «signes» d'un monde meilleur.
Avec vous, sans vous ou contre vous.
Permettez-nous de vous aimer.
De faire de vous des alliés dans la lutte pour l'avenir de cette humanité perdue.
La soirée tombe tôt. Serrons-nous la main.
Il y a un pouvoir que vous ignorez : l'amour.

Seulement celui-ci devient toujours plus fort
quand il rencontre l'homme et le génère la vie.
Et le fait égal..